

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

L E

SEMINAIRE DE NOTRE-DAME-DES-ANGES

CHAPITRE I.

Résidence de Notre-Dame-des-ANGES.—Les Jésuites.—Construction d'un couvent sur les bords de la rivière Saint-Charles.—Le Fort Jacques-Cartier.—Seigneurie de Notre-Dame-des-ANGES.—Famine à Québec.—Prise de Québec par les frères Kertk.—Traité de Saint-Germain-en-Laye.—Les Jésuites reviennent au pays.—Champlain.

I.

Les missionnaires Jésuites avaient donné le nom de Notre-Dame-des-ANGES à leur première résidence, que la générosité et la piété du marquis de Gamache leur avaient permis de fonder à proximité de Québec. Dans leur sollicitude pour la propagation de la foi catholique au milieu des hordes barbares que Satan retenait sous son empire depuis plusieurs siècles, ces héroïques enfants de saint Ignace avaient à peine mis le pied sur nos plages désertes, qu'ils résolurent de livrer bataille à l'éternel ennemi du genre humain, et de lui arracher autant d'âmes qu'il plairait à la divine providence. L'entreprise était ardue. Non seulement ils allaient être obligés de pénétrer jusqu'au plus profond des forêts pour atteindre ces peuples errants, vivre de leur vie commune, manger de leurs plats dégoutants, et se prêter à leurs nombreux caprices, mais il leur faudrait encore se rendre familiers avec leurs différents idiomes. Apprendre les langues sauvages ! Que de difficultés à vaincre pour en arriver même à une connaissance médiocre ! " Il me fallait, s'écrie le père Le Jeune, demander des fois vingt questions pour avoir la connaissance d'un mot." Ce religieux pourtant prenait à cette époque ses leçons d'un interprète. Les truchements avaient montré de tout temps une forte répugnance à enseigner aux autres des notions de linguistique

Ce ne fut que par un coup de la Providence qu'un d'entre eux, tombé malades chez les Jésuites, au moment où il se disposait à retourner en France, consentit généreusement à donner des leçons au Père Le Jeune. Moins heureux que les Jésuites, les Récollets n'avaient jamais pu vaincre l'obstination des interprètes, que le séjour presque constant avec les sauvages pendant plusieurs années avait rendus familiers avec les langues montagnaise, algonquine et huronne. Parmi eux, notons surtout Etienne Brulé dont la fin misérable fut le terrible châtement d'une vie licencieuse au milieu des aborigènes. Brulé était arrivé au pays en même temps que Champlain, en 1608, l'année même de la fondation de Québec, et il fut le précurseur de Nicolet, de Marguerie, de Godefroy, de Marsolet et d'autres truchements beaucoup plus respectables que lui, et plus dévoués à l'œuvre de la conversion des sauvages.

Les Jésuites se trouvaient donc presque impuissants, grâce à leur ignorance des langues, à faire fructifier la vigne que les disciples de saint François arrosaient de leurs sueurs depuis dix ans. Toute sorte d'obstacles s'offraient pour paralyser leurs efforts. Les mauvaises dispositions des marchands au service de la compagnie n'étaient pas des moindres. Plus soucieux de sauvegarder leurs intérêts matériels que d'aider les missionnaires dans leur œuvre civilisatrice, ces sordides employés avaient réussi à se conserver un monopole qui mettait tous les missionnaires et Champlain lui-même à leur merci. Ils en abusèrent étrangement, et s'ils ne réussirent pas à miner la colonie dès son origine, c'est qu'ils eurent affaire à plus forts qu'eux, dans la personne du fondateur de la Nouvelle-France et de ses amis les plus dévoués, les Jésuites, tous unis dans un même sentiment de patriotisme éclairé.

Le Père Charles Lalemant et ses compagnons n'avaient pas quitté leur pays natal avant de s'être prémunis de l'autorisation viceroiale. Non-seulement le duc de Ventadour les avait engagés à se porter au secours des Récollets, bien disposés mais impuissants à faire seuls tout le bien qu'ils désiraient, mais ce prince généreux avait voulu aussi se charger lui-même des frais de leur installation. Mais il avait compté sans le mauvais vouloir des trafiquants de Québec qui croyaient voir dans les Jésuites autant d'ennemis de leur commerce. Voilà pourquoi ceux-ci furent avertis à leur arrivée qu'il n'y avait pas de place pour eux au soleil du Canada, et qu'ils devaient de force ou d'amitié, retourner dans leurs maisons de France. Ils n'en firent rien cependant. Pendant que l'orage grondait sur

leurs têtes, ils se réfugièrent tranquillement dans le modeste couvent que les Récollets avaient construit sur les bords de la rivière Saint-Charles. Là, ils étaient à l'abri des persécutions des marchands. Mais ceux-ci s'aperçurent bientôt qu'ils avaient commis une maladresse, et ils changèrent subitement de tactique, montrant même de la bienveillance à l'égard des Jésuites. Dès lors la paix se rétablit, et les nouveaux missionnaires allaient pouvoir circuler partout librement et accomplir leur œuvre d'évangélisation.

II.

Ce fut en l'année 1625 que les Jésuites vinrent se fixer à Québec. Ils étaient arrivés le 19 juin au nombre de six, dont trois Pères et autant de Frères. C'étaient les Pères Charles Lalemant, Jean de Brébeuf et Enemond Massé, et les Frères François Charton, Gilbert Burel et un troisième dont le nom échappe. Les Récollets n'étaient pas nombreux, mais ils comptaient dans leur rangs des hommes distingués, comme le Père Joseph de la Roche d'Aillon, de la maison des comtes de Lude. Il avait quitté, dit Champlain, les honneurs et les biens de la terre pour les humiliations et la pauvreté de la vie religieuse. Les PP. Poulain et d'Olbeau étaient des religieux de mérite et de grandes vertus. Les pères Le Caron et N. Viel avaient tour à tour prêché l'Évangile au pays des Hurons. Le père Jésuite Jean de Brébeuf devait poursuivre cette œuvre sublime conjointement avec le père la Roche d'Aillon (1) qui, en 1625, était le seul membre de son ordre résidant à Québec avec les Frères Bonaventure et Charles. Ce dernier était connu dans le monde sous le nom de Pierre Langoissieux.

Le petit monastère de Notre-Dame des Anges,—c'est le nom que les Récollets lui avaient donné,—bien qu'exigu dans ses proportions, pouvait suffire à loger les nouveaux hôtes. Mais les Jésuites ne voulurent pas abuser de l'hospitalité généreuse de ces bons Pères dont la position financière était loin d'être brillante, et s'occupèrent bientôt de se choisir un endroit propice pour y ériger une résidence convenable. Ceux-là même qui leur avaient fait la guerre à leur arrivée, furent les premiers à leur offrir ce qu'ils désiraient. Après avoir étudié la localité, leurs regards s'arrêtèrent sur une pointe de terre de l'autre côté de la rivière Saint-Charles, à son point de jonction avec le ruisseau Lairet. C'était à l'endroit que le Frère Sagard-

(1) Relation de 1626, page 9.

Théodat, Récollet, et Champlain indiquent dans leurs écrits sous le nom de Fort Jacques-Cartier, là où l'immortel découvreur du Canada avait érigé en 1535 un petit fort pour se mettre à l'abri des attaques des Sauvages. Quatre vingt-dix ans s'étaient écoulés depuis l'hivernage de Cartier à l'embouchure du ruisseau Lairet, et il restait encore des vestiges de construction en ruines. Champlain les aperçut, et il en a donné une description assez complète. Les Jésuites les virent également, et il est permis de croire que le souvenir du grand découvreur, attaché à ces débris de fortifications, ne fut pas étranger au choix qu'ils firent de l'emplacement du fort Jacques-Cartier pour leur future résidence. Quelques-uns pourraient croire que les Jésuites allèrent se fixer sur la rive droite du Lairet plutôt que sur la gauche, où il est convenu de placer le petit fort de Jacques Cartier. En effet, si on s'en rapporte à un plan (1) de Québec dressé en 1690, on serait porté à ajouter foi à cette opinion. On y voit la désignation de trois constructions au lieu où est bâti le village Stadacona, sur la rive droite du petit ruisseau. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'en 1690 les Jésuites avaient depuis longtemps abandonné leur résidence première, pour aller s'établir à la haute-ville. Ces constructions marquées sur le plan dont l'original se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris, appartenaient sans doute aux seigneurs de Notre-Dame-des-Anges, mais elles ne leur servaient certainement pas d'habitation. Leur seigneurie, comprenant tout le territoire entre le ruisseau Saint-Michel à l'ouest et la rivière Sainte-Marie ou Beauport à l'est, était alors en assez bon état de culture. Les pères s'occupaient eux-mêmes d'agriculture; ils avaient des fermiers à gages qu'ils logeaient et pourvoyaient d'instruments agricoles et de logements. Rien d'étonnant donc de rencontrer des bâtiments, soit pour y transporter leurs récoltes, soit pour servir de résidence à leurs métayers. Voilà comment on peut expliquer la présence de ces constructions consignées sur la carte de 1690.

Il m'est tombé sous les yeux un autre plan (2) fait vers 1776 où l'on voit très lisiblement écrit sur la rive gauche du Lairet, les mots : *Notre-Dame des Anges*. L'auteur a-t-il voulu désigner l'ancienne résidence ou la seigneurie? Il est plus raisonnable de croire

(1) Ce plan est de Villeneuve, et fut gravé par le Sieur de Fer dans l'île du Palais sur le quay de l'Orloge à la Sphère Royale en 1694.

(2) Plan of the City and Environs of Quebec with its siege and blockade by the Americans from the 8th of December 1775 to the 13th of May 1776, engraved by Wm. Faden.

que ce fut la résidence, car, si c'eût été son intention de marquer la vaste propriété domaniale des Religieux, il n'aurait pas ainsi placé ce mot à la limite-ouest de la seigneurie.

Quoi qu'il en soit de ces opinions, toutes deux soutenables, il est certain que les Jésuites fixèrent leur première résidence au confluent de la rivière Saint-Charles et du ruisseau Lairet. Mais, avant d'asseoir les bases d'un édifice, ils prirent solennellement possession du terrain par une cérémonie religieuse solennelle. Les Récollets et les Français assistèrent à la fête qui eut lieu le premier jour de septembre 1625. Une croix fut plantée et consacrée par les prières de l'Eglise. Après le dîner, chacune des personnes présentes se mit à l'œuvre, les uns pour jeter quelques arbres par terre, les autres pour remuer quelques pelletées de terre, tous pour avoir la consolation de dire qu'ils avaient mis la main à la nouvelle entreprise. Dès le lendemain, l'on se mit sérieusement au travail. La direction en était confiée au Père E. Massé, l'ancien ministre de la Flèche, que son savoir-faire en ces matières avait fait surnommer "le Père utile". Celui de ses frères qui lui prêta le concours le plus efficace, fut le Père de Brébeuf, qui, grâce à sa forte constitution, était plus à même de le seconder.

Les froids et les neiges de l'hiver vinrent interrompre pendant quelques mois l'œuvre de la construction. Vers le milieu du carême cependant les travaux préliminaires furent repris et poussés avec activité. Le Père C. Lalemant s'était entendu avec les charpentiers de l'habitation de Québec pour utiliser leur aide, si leur chef y consentait. Celui-ci obtint de fort bonne grâce à la demande du Père, et les ouvriers se mirent à la besogne en dépit de la neige qui gênait encore leurs allées et venues. Ils abattirent les plus gros arbres de la forêt voisine, en équarrèrent plus de vingt-cinq, scièrent plus de trois cents planches, et firent tant et si bien que le lundi de la semaine sainte, 6 avril 1626, la cabane,—c'est ainsi que l'appelle le Père Lalemant,—destinée à recevoir les missionnaires Jésuites, était terminée et habitable.

Par une coïncidence digne d'être mentionnée, le jour même où les Jésuites avaient repris leurs travaux de construction interrompus l'automne précédent, Henri de Lévis, duc de Ventadour, et vice-roi de la Nouvelle-France, leur faisait une concession de toutes les terres contenues entre la rivière de Beauport et le ruisseau Saint-Michel, formant une superficie d'une lieue de front sur quatre de profondeur. Le document vice-royal avait été signé et scellé le 10 mars.

Le don était irrévocable, perpétuel, et ne renfermait aucune charge. Les Jésuites étaient autorisées à bâtir, si bon leur semblait, une habitation, demeure, noviciat ou séminaire pour eux-mêmes et pour y élever et instruire les enfants des Sauvages. Comme l'intention des Pères était de donner de l'essor à l'agriculture, négligée jusque là, afin de trouver par ce moyen une plus grande facilité d'existence, ils commencèrent dès l'année suivante à défricher les terres voisines de leur couvent et firent même quelques semences. Ils suivirent chaque année la même ligne de conduite qui était bien la plus sage et la plus prudente, car, si les premiers colons se fussent adonnés à l'agriculture, au lieu de commercer avec les aborigènes, Québec eût pu résister à l'invasion des frères Kertk en 1629. Rendons cependant aux Récollets et à Louis Hébert le témoignage d'avoir mieux compris les besoins de la colonie, en faisant quelques défrichements dès leurs arrivée au pays. L'éloge que Champlain fait à l'adresse des Jésuites à cet égard mérite d'être cité : " Ils n'ont perdu aucun temps, dit-il, comme gens vigilants et laborieux qui marchent tous d'une même volonté, sans discorde, qui eut fait que sous peu de temps, ils eussent eu des terres pour se pourvoir et nourrir et passer des commodités de France ; et, plût à Dieu que, depuis vingt-trois à vingt-quatre ans, les sociétés eussent été aussi réunies et poussées du même désir que ces bons Pères : il y aurait maintenant plusieurs habitations et ménages au pays." (1)

Mais les Jésuites ne s'occupaient pas seulement d'agriculture. Durant les quatre premières années de leur séjour au Canada, ils travaillèrent ardemment à l'avancement spirituel et temporel de leurs compatriotes, nonobstant les difficultés que leur suscita Emery de Caën, huguenot doublé d'un fanatique. Ce qui faisait dire au Père Charles Lalemant, dans une lettre à son frère Jérôme en date du 1er août 1626 : " Le secours qui nous est venu de France est un beau commencement pour cette mission ; mais les affaires ne sont pas en tel état que Dieu puisse y être servi fidèlement. L'hérétique y a encore autant d'empire que jamais ; c'est pourquoi je remercie le P. Noirot afin qu'il active ce qu'il a commencé." (2)

Le Père Noirot venait en effet d'arriver à Québec avec le Père Paul de Noüe, le Frère Gaufestre et vingt hommes de travail. C'était un précieux renfort et pour le spirituel et pour le temporel.

(1) Voyages de Champlain.

(2) Relation de 1626, p. 7.

Mais comme il fallait des vivres pour alimenter tout ce monde, et comme il était urgent de faire cesser les vexations de de Caën et de ses créatures vis-à-vis des religieux et des catholiques, il fut décidé que le Père Noirot, homme d'action, repasserait immédiatement en France. L'*Allouette*, petit bâtiment de soixante tonneaux qu'il avait frété en France, reprit bientôt la mer, et les Jésuites attendirent jusqu'au printemps suivant pour connaître le résultat de ses démarches. Guillaume de Caën et son neveu Emery étaient mal disposés. Leur influence à la Cour était telle que le P. Noirot ne put obtenir aucune des réformes qu'il avait demandées au nom de sa Compagnie. Champlain n'avait pas été plus heureux dans son voyage précédent. Les marchands de Québec restaient encore les maîtres.

Le Père Noirot ne se découragea point. Il fit charger l'*Allouette* de provisions, et déposer plusieurs ballots dans un des navires des de Caën en partance pour Québec. Pour comble d'infortune, le petit vaisseau des Jésuites ne put se rendre à destination, et Emery de Caën fit enlever du sien et déposer sur le quai les ballots du Père Noirot. Quand cette nouvelle parvint aux oreilles des Jésuites, ils résolurent aussitôt de renvoyer en France leurs vingt ouvriers, et de ne garder avec eux que cinq personnes et un frère, afin que la résidence de Notre-Dame-des-Anges ne restât pas dans un complet abandon. Les Pères Massé et de Nouë restèrent seuls à Québec, tandis que le Père de Brébeuf recevait l'ordre de quitter les Hurons chez qui il s'était rendu l'année précédente, et que le Père Lalemant retournerait dans son pays, "accommodant ses frères du mieux qu'il put."

Quelque temps après son arrivée à Québec, en 1625, le Père de Brébeuf, qui brûlait de se livrer au plus tôt aux missions huronnes, obtint la permission de suivre un parti d'Algonquins dans leur chasse d'hiver. Il passa cinq mois au milieu d'eux, étudiant leur langue, et partageant leurs fatigues et souvent leurs privations. Quand il revint à Québec le 8 avril 1626, mercredi de la semaine sainte, ses confrères étaient entrés depuis deux jours dans leur nouvelle demeure.

"La maison n'était pas grande, écrit le Père Martin ; elle ne mesurait que treize mètres sur neuf. On y avait ménagé une petite chapelle dédiée à Notre-Dame-des-Anges à l'occasion du tableau qui la décorait, et qui représentait la sainte Vierge saluée par les chœurs des Anges. Ce nom franchit l'enceinte sacrée, et s'étendit bientôt

à tout le terrain concédé aux Jésuites ; après deux siècles et demi il le porte encore." (1)

Nous avons vu que les Récollets avaient affecté à leur couvent de la rivière Saint-Charles le nom de Notre-Dame-des-Anges. Ils avaient dédié leur chapelle à saint Charles en l'honneur de M. Charles de Bouës, grand-vicaire de Pontoise, et insigne bienfaiteur de leur communauté canadienne. Le Père Jérôme Lalemant avait de France, conseillé à son frère de mettre la nouvelle résidence des Jésuites sous la protection de la Vierge aux Anges, et l'on constate dans la Relation de 1626, écrite de la main du Père Charles Lalemant, que les deux frères étaient unanimes à s'entendre sur ce choix. Ce nom fut donné au monastère et à la seigneurie, et il est resté pour désigner encore une fraction de l'ancien domaine.

III

Les diverses résidences des Jésuites au Canada et dans le golfe Saint-Laurent étaient primitivement entretenues aux frais de la Compagnie de la Nouvelle-France. Il n'y eut que celle de Notre-Dame-des-Anges, inaugurée avant la création de cette Compagnie, qui s'appuyait, pour subsister, sur la libéralité du marquis de Gamache. René Rohault, gentilhomme de Picardie, se sentant une vocation éprouvée pour l'état religieux, voulut, avant d'entrer chez les Jésuites, consacrer son patrimoine au salut des âmes. Le marquis de Gamache, son père, fit offrir aux Jésuites, en 1626, une somme de seize mille écus d'or pour fonder un collège à Québec. Le Père Vitelleschi, général de l'Ordre des Jésuites, accepta au nom de la Compagnie ce cadeau qui venait en temps opportun. Si les Pères de la mission du Canada ne commencèrent pas ce collège dès les années suivantes, ce fut à cause des malheurs qui vinrent assaillir l'habitation de Québec, et forcer les religieux à repasser en France.

La colonie commençait déjà, en 1626, à ressentir les aiguillons de la famine, qui devinrent encore plus douloureux durant les trois années qui suivirent. " Il y avait dans l'habitation, écrit le Frère Sagard, quatre-vingts bouches dont les dents croissaient commel'herbe en bonne terre, faute d'avoir de quoi les employer." La Compagnie des Cent-Associés avait tenté de sauver Québec en envoyant M. de Roquemont avec des provisions et des hommes. La flotte qu'il

(1) Le Père J. de Brébeuf, sa vie, ses travaux, son martyre par le R. P. Martin, pages 38 et 39.

commandait portait six missionnaires, dont trois Pères Jésuites : C. Lalemant, François Ragueneau et Philibert Noiroto, deux frères Récollets, Daniel Boursier et François Girard, et un Frère Jésuite, Louis Malot. Quatre des vaisseaux de l'escadre tombèrent entre les mains des Kertk ; le cinquième où était le Père Noiroto put seul échapper. Aussitôt remis en liberté, le P. Charles Lalemant se mit de nouveau en frais d'aller secourir ses frères du Canada dans la détresse. Il réussit à équiper un navire, et partit pour Québec avec les Pères Noiroto et du Vieux-Pont et le Frère Malot. Le malheur voulut que ce vaisseau se perdit corps et biens près de Canseau ; le P. Noiroto et le Frère Malot furent engloutis dans l'abîme. Ce secours serait, en tous cas, arrivé trop tard, car Champlain venait de signer l'acte de capitulation de Québec, et les clefs du fort Saint-Louis étaient devenues la possession des frères Kertk. Les Récollets et les Jésuites durent reprendre le chemin de leur pays, et attendre que les négociations entre l'Angleterre et la France décidassent du sort de la colonie.

Le traité de Saint-Germain-en-Laye du 29 mars 1632 rendit le Canada à ses premiers maîtres. Les Jésuites, toujours anxieux de reprendre le cours de leurs travaux évangéliques interrompus d'une manière aussi cruelle, apprirent avec le plus grand bonheur la nouvelle de cette restitution. Les Capucins à qui le cardinal Richelieu avait tout d'abord confié la direction religieuse du Canada, ne voulurent point l'accepter, et provoquèrent eux-mêmes le retour des Jésuites dans leur ancienne mission (1). Le Père Paul le Jeune, nommé supérieur, s'embarqua pour le Canada en même temps que le Père Paul de Noüe et le Frère Gilbert Burel. Dans le même temps les Pères Daniel et Davost allaient se fixer au poste de Sainte-Anne du Cap-Breton. Quant au Père de Brébeuf, il ne put revenir au milieu de ses chères ouailles du pays des Hurons que l'année suivante (1633) : Il remplit dans l'intervalle les fonctions de procureur dans le petit collège de la ville d'Eu, qui avait été fondé par le duc de Guise le Balafre.

Les Pères Le Jeune et de Noüe trouvèrent leur couvent de Notre-Dame-des-ANGES presque en ruines : les fenêtres et les portes avaient été enlevées durant le séjour des Anglais à Québec. Cependant tout avait été laissé dans le plus parfait ordre, et les Kertk s'étaient engagés à ne pas laisser détruire cette maison que les

(1) Archives de Québec.

Jésuites croyaient pouvoir utiliser un jour. Le Père Le Jeune, qui la visita en arrivant, en a laissé une description telle qu'elle était avant qu'elle fût abandonnée :

“ La maison, dit-il, est à deux cents pas du rivage. Elle forme quatre chambres basses. La première est la chapelle ; la seconde le réfectoire, et, dans ce réfectoire, sont nos chambres, deux petites passables, de la grandeur d'un homme en carré ; deux autres qui ont chacune sept à huit pieds, mais deux lits en chacune. Voilà pour six personnes étroitement. Les autres, quand nous étions tous ensemble, couchaient au grenier ; la troisième sert de cuisine ; la quatrième de chambre à nos gens. Il y avait même grandeur vis-à-vis, mais il a été à moitié brûlé par les Anglais. Il faut recouvrir la maison, car il pleut et neige partout.”

Voilà, ajoute Parkman, le berceau des grandes missions du Canada !

Les nouveaux arrivants se mirent aussitôt en frais de réparer les désastres de leur maison, afin de la rendre habitable sous le plus court délai. Au mois d'août qui suivit leur arrivée à Québec (1632), ils étaient assez bien installés pour recevoir à dîner le sieur Emery de Caën, chargé *per interim* du gouvernement de la colonie française. L'autocrate huguenot était revenu à de meilleurs sentiments, et le roi lui avait accordé cette faveur de revenir à Québec pour qu'il refit ses finances.

Au mois de juin de l'année suivante, Champlain arrivait à Québec et prenait les rênes du pouvoir. Il avait amené avec lui deux Pères Jésuites, Enemont Massé et Jean de Brébeuf. Ce renfort était précieux, car les deux religieux venus l'année précédente avaient eu tout le fardeau à supporter. Bien qu'il n'y eût à Québec qu'un petit nombre d'habitants, leur présence au milieu d'eux était presque indispensable. Ils célébraient la messe du dimanche à la haute-ville, et la semaine ils faisaient les offices à leur couvent de Notre-Dame-des-Anges. Les pauvres colons qui avaient été privés de secours religieux pendant près de trois années, se félicitaient hautement de se voir desservis d'une manière aussi régulière. Les Pères leur tenaient lieu à la fois de pères spirituels et d'aviseurs temporels.

L'arrivée des deux nouveaux ouvriers évangéliques fut le commencement d'une ère de progrès dans l'œuvre des missions sauvages. Les jésuites fondèrent, cette année-là (1633), la résidence de la Conception aux Trois-Rivières, et celle de Saint-Joseph à Ithona-

tiria, dans le pays des Hurons. Les résidences de Saint-Charles de Miscou et de Sainte-Anne du Cap-Breton venaient aussi de s'ouvrir. Mais elles relevaient toutes directement de la Compagnie de la Nouvelle-France.

CHAPITRE II

But de la fondation de Notre-Dame-des-Anges.—Petite école du P. Le Jeune.—Dessin de fonder un séminaire pour les jeunes Hurons.—Obstacles au recrutement des élèves.—Moyens de convertir les Sauvages.—Débuts du Séminaire.—Les premiers séminaristes.—Le Père Daniel, précepteur.—Satouta.—Tsiko.—Leur maladie et leur mort.—Causes de ces mortalités.—Eloge des deux défunts.—Personnel du séminaire.—Belle conduite de leurs parents.

I

La Relation de 1635 nous apprend que l'établissement de la résidence de Notre-Dame-des-Anges répondait à trois grands desseins, qui tous devaient servir à la gloire de Dieu. Voici en quoi ils consistaient :

- 1o. Eriger un collège pour instruire les enfants des Français dont le nombre allait toujours croissant ;
- 2o. Etablir un séminaire de petits Sauvages, afin de les élever dans les croyances de la religion catholique ;
- 3o. Venir en aide aux missions des Jésuites chez les peuplades huronnes et les autres indigènes pratiquant la vie sédentaire.

Ces trois sublimes desseins devaient bientôt recevoir leur accomplissement, au moins dans une bonne mesure. A dater de 1626, la résidence de Notre-Dame-des-Anges avait été le foyer principal où toutes les missions du Canada, depuis Tadoussac jusqu'aux grands lacs, venaient s'alimenter. La fondation de deux séminaires pour l'usage distinct des enfants sauvages et français, avait pour but spécial de former des sujets dont les connaissances pourraient être utilisées pour le bien des âmes. Mais la Providence, qui dispose de tout pour le mieux, permit que les Jésuites changeassent l'idée qu'ils avaient d'abord entretenue de s'établir d'une manière permanente sur les bords de la rivière Saint-Charles. Les dangers sans cesse renaissants du côté des sauvages que le caprice et la superstition ramenaient trop souvent à leurs instincts sanguinaires, avaient engagé les Français à se grouper autour du fort Saint-Louis. L'obligation où se trouvaient les Jésuites de desservir l'église de Notre-Dame de

Recouvrance, œuvre du fondateur de Québec, fut cause qu'ils abandonnèrent quelques années plus tard la vallée de la rivière Saint-Charles pour se fixer à la haute-ville; la compagnie des Cent-Associés leur avait octroyé, en 1637, douze arpents de terre près du fort, et les Jésuites vinrent y jeter les fondations de leur collège, puis d'une église. Ce changement de résidence ne détourna pas, comme on le voit, les entreprenants missionnaires de mettre à exécution leur projet de construire un collège, suivant le pieux désir de René Rohault, et de fonder un séminaire à l'usage exclusif des jeunes Sauvages. Le collège n'était pas encore commencé en 1635, mais les Pères donnaient déjà l'enseignement à quelques élèves. Dès l'année 1626, le Père Charles Lalemant s'occupait de l'instruction des petits barbares. Il envoya même en France un jeune huron qui paraissait fort désireux de s'instruire. "Si une fois cet enfant est bien instruit, écrivait le supérieur, voilà une porte ouverte pour entrer en beaucoup de nations où il servirait grandement." Ce déplacement temporaire de petits indigènes se faisait presque tous les ans depuis plusieurs années. Lorsque les Ursulines eurent fondé leur séminaire de petites filles Sauvages, elles continuèrent, de leur côté, à envoyer de leurs élèves en France, où des familles aisées les recevaient dans leurs maisons comme servantes. Il est assez intéressant de suivre le va-et-vient de ces heureux privilégiés, qui, à l'âge de 8, 9 ou 10 ans, faisaient leur tour de France, avaient leurs entrées libres dans les palais du roi et franchissaient l'enceinte des monastères. Tous ces voyages suffisaient amplement à satisfaire leur curiosité, mais ils n'avançaient aucunement leur instruction.

Le Père Le Jeune nous apprend lui-même dans la Relation de 1632, qu'il ouvrit l'année d'aparavant une petite école pour la jeunesse de Québec: "Je suis devenu régent au Canada, dit-il, j'avais l'autre jour un petit Sauvage d'un côté, et un petit nègre ou maure de l'autre, auxquels j'apprenais à connaître les lettres. Après tant d'années de régence, me voilà enfin retourné à l'A, B, C, mais avec un contentement et une satisfaction si grande que je n'eusse pas voulu changer mes deux écoliers pour le plus bel auditoire de France." (1) Ce petit nègre dont parle le P. Le Jeune, avait été laissé à Québec par les Anglais qui l'avaient amené avec eux en 1629. Il était originaire de l'île de Madagascar. Les Kertk l'avaient acheté et l'un des trois frères l'avait ensuite vendu à Olivier

(1) Relation de 1632, p. 12.

Le Baillif. Celui-ci le céda à une famille française pour la considération de 50 écus. Le jeune infidèle fut baptisé le 14 mai 1633.

Le P. Le Jeune reçut dans sa classe, l'année qui suivit son ouverture, deux nouveaux élèves, dont l'un venait de Tadoussac. C'étaient deux garçons intelligents ; on leur donna le nom de Fortuné et de Bienvenu. "C'est un plaisir de voir ces deux enfants, écrit leur maître, ce sont mes petits écoliers, ils commencent à lire, ils savent prier Dieu en latin, et en leur langue. Ils nous font quelquefois rire par leurs petits discours." L'écrivain de la Relation rapporte qu'un jour Eméry de Caën dînait à Notre-Dame-des-Anges. Avec la curiosité naturelle à cet âge, qui veut tout savoir et tout connaître, un des deux, espiègle comme tout, voyant que l'on servait à table des mets auxquels il leur était défendu de toucher, s'écria tout à coup en regardant le Père : *Et ne nos inducas in tentationem!* La citation était heureusement trouvée et l'on rit de bon cœur.

II

Quatre ans s'étaient écoulés depuis que le Père Le Jeune avait ouvert sa petite classe, quand le dessein d'un séminaire pour les Hurons commença à se réaliser. Le Père de Brébeuf, plus familier que ses confrères avec les mœurs, les coutumes et la langue des Hurons, connaissait mieux aussi leurs besoins, et la manière de les amener au bien. Le meilleur moyen, croyait-il, était de former les enfants à la vie civilisée, tout en leur donnant le pain intellectuel et même le pain quotidien. La grande difficulté était de décider les parents à céder leurs enfants pour quelques années. Trouverait-on même de ceux-ci en assez grand nombre pour qu'il résultât quelque bien de cette entreprise hardie, presque téméraire. Il y avait aussi l'embarras de les vêtir et de les nourrir, car les Jésuites comptaient sur des secours de France pour soutenir leur séminaire, plutôt que sur leurs propres ressources.

Le premier et le plus terrible obstacle qui s'opposa au recrutement des élèves vint des parents. Les Sauvages sont attachés à leurs enfants plus qu'on ne pourrait se l'imaginer. Les femmes étaient encore plus revêches que leurs maris sous ce rapport, tant elles redoutaient qu'on envoyât en France leur chère progéniture, ou qu'on infligeât à ces petits quelques punitions corporelles, car elles-mêmes ne châtiaient jamais leurs enfants, et pouvaient tout braver pour leur épargner la moindre contrariété. Aussi, il fallait

voir à quelles ruses les parents avaient recours pour ne point mettre leurs fils au séminaire de Notre-Dame-des-Anges. Un exemple entre plusieurs autres. Le Père Le Jeune demandait un jour à un capitaine algonquin de lui donner son enfant pour l'instruire. Savez-vous ce qu'il répondit : " Pour mon fils, je suis assez savant pour l'instruire, je lui apprendrai à haranguer ; instruis premièrement les Montagnais, si cela réussit bien, nous te donnerons nos enfants."

En dépit des obstacles provenant de l'autorité paternelle et maternelle, le Père Le Jeune ne se laissa pas décourager, car sa préention était que les Sauvages ne pourraient être convertis que si on commençait par les enfants. C'est pour cela qu'il était si favorable à l'établissement d'un séminaire. Ce religieux proposait trois grands moyens pour opérer la conversion des Sauvages.

Le premier, d'après lui, était d'arrêter les courses de ceux qui ruinent la religion, et de se rendre redoutables aux Iroquois.

Le second consistait à développer, chez ces barbares, le goût de l'agriculture et à les fixer au sol, en envoyant au milieu d'eux de braves et honnêtes Français versés dans l'art de cultiver la terre.

Le troisième moyen suggéré par le Père Le Jeune, était de dresser un séminaire de petits garçons, et, avec le temps, un de filles " sous la conduite de quelque brave maîtresse que le zèle de la gloire de Dieu et l'affection au salut de ces peuples fera passer ici, avec quelques compagnes animées de pareil courage." Comme on le voit, le Père Le Jeune entretenait dès 1636, l'espoir que des religieuses viendraient tôt ou tard au Canada pour y donner l'éducation aux filles. Cet espoir devait se réaliser, trois années après, par l'arrivée des Ursulines et des Hospitalières.

Nous voyons par la Relation de 1635, que le séminaire des Hurons était commencé à bâtir à Notre-Dame-des-Anges, bien que dans l'idée du Père Le Jeune, il faudrait tôt ou tard le *transporter plus haut*, (1) c'est-à-dire à la haute-ville. Il avait bien été un peu question de le fonder au cœur même des peuplades huronnes, mais plusieurs raisons militaient contre ce plan, dont la principale était la crainte d'être sans cesse ennuyé par les parents qui auraient retiré leurs enfants pour le plus léger caprice. Mais en attendant les secours qu'ils espéraient toujours recevoir de France, le séminaire fut

(1) Relation de 1635, p. 3.

installé à Notre-Dame-des-Anges, et il devait s'y continuer et porter des fruits de salut jusqu'à ce qu'il fermât ses portes.

Le Père Le Jeune, toujours supérieur général des missions depuis son arrivée au pays, écrivait à son Provincial en France, à la date du 28 août 1636 :

“ Je tiens pour très probable que si nous étions bien bâtis à Québec, que nous aurions beaucoup d'enfants par les mêmes voies par lesquelles nous désespérions d'en avoir. Nous avons toujours pensé que l'amour excessif que les Sauvages portent à leurs enfants nous empêcherait de les avoir ; c'est par ce moyen là même qu'ils seront nos pensionnaires, car en ayant quelques-uns affidés, qui appellent et retiennent les autres, les pères et mères qui ne savent ce que c'est de contrarier leurs enfants, les laisseront sans contredit ; et comme on leur permettra les premières années de vivre dans une grande liberté, ils s'accoutumeront tellement à nos vivres et à nos habits, qu'ils auront horreur des Sauvages et de leurs saletés. Nous avons vu l'exemple de ceci en tous les enfants nourris parmi nos Français ; ils font telle connaissance les uns avec les autres dans leurs jeux d'enfants, qu'ils ne regardent les Sauvages que pour les fuir, ou se moquer d'eux. Notre grande difficulté est à bâtir et à trouver de quoi nourrir ces enfants. Il est vrai que nous avons de quoi les loger à Notre-Dame-des-Anges ; mais comme ce lieu est solitaire, qu'il n'y a point d'enfants français nous changeons la pensée que nous avons eue autrefois d'arrêter là le séminaire. L'espérance nous fait voir qu'il le faut nécessairement placer où est le gros de nos Français pour arrêter les petits Sauvages par les petits Français. Et puisqu'une personne de mérite et de vertu a commencé de donner quelque chose pour un séminaire, nous allons quitter le soin de défricher quelques terres, pour faire un effort de bâtir à Québec (haute-ville) ; je dis un effort, car ce sont des frais et des peines incroyables de bâtir en ces commencements. Quelle bénédiction de Dieu, si nous écrivions l'an prochain qu'on régente en trois ou quatre langues en la Nouvelle-France. J'espère, si nous pouvons avoir du logement, de voir trois classes à Québec : la première de petits Français, qui seront peut-être vingt ou trente écoliers ; la seconde de quelques Hurons ; la troisième de Montagnais.” (1)

Les débuts du séminaire des Hurons furent, comme on le voit,

(1) Relation de 1636, p. 35.

des plus modestes. Le recrutement des sujets, devait être, contrairement à ce que l'on aurait pu croire, une pierre d'achoppement à cette œuvre admirable du dévouement chrétien. Nous avons vu jusqu'à quel point les pères et mères étaient esclaves de leur tendresse à l'égard de leur progéniture. Les enfants éprouvaient aussi du chagrin à l'idée de se séparer d'eux, pour aller vivre à trois cents lieues, et renoncer à une liberté si chère à leur cœur. Le Père de Brébeuf avait beau essayer de les convaincre de l'importance de l'instruction, des bons traitements qu'ils recevraient, rien n'y faisait. Les Sauvages trouvaient toujours quelque ingénieux prétexte pour refuser. Ce missionnaire eut alors recours à la diplomatie. Il leur fit comprendre que l'instruction des enfants serait un moyen sûr d'entretenir l'amitié avec les Français, d'établir avec eux des relations commerciales plus étroites, et comme conséquence leurs affaires seraient beaucoup plus prospères. Le plan était habile et fut sur le point de réussir.

Nicolet et d'autres truchements entrèrent dans le projet du Père de Brébeuf et l'aidèrent dans son travail de persuasion. Tous réunis firent tant d'instances qu'ils décidèrent à la longue douze petits garçons fort gentils, de descendre à Québec avec l'agrément de leurs parents. Le Père Daniel déjà au courant de l'idiome huron et le P. Davost devaient les accompagner. Mais quand l'heure du départ vint à sonner, ce fut une scène tellement navrante qu'il fût impossible d'en décider plus que trois à partir. Les mères et surtout les grand-mères des neuf autres s'accrochèrent à leurs cous, et les retinrent étroitement embrassés. Force fut donc aux deux religieux de prendre le chemin de Québec avec le faible contingent qu'on voulut bien consentir à leur laisser.

Rendus aux Trois-Rivières, la face des choses commença à changer. Les pères des trois petits Hurons descendus pour la traite ne voulurent plus retourner sans eux. Un seul, du nom de Satouta, petit-fils d'un capitaine de la nation des Ours, fut le seul sur les douze qui tint parole de suivre les Pères Daniel et Davost, et même de passer en France, s'ils le jugeaient nécessaire. Les Français des Trois-Rivières firent une ovation à ce courageux jeune homme, et donnèrent un grand festin en son honneur. Cette réception toucha le cœur d'un des barbares qui comprit que les Français étaient véritablement des amis pour sa nation. Il convoqua après le dîner une réunion des siens et leur adressa un discours très éloquent au cours duquel il fit l'éloge des Français et leur parla des bienfaits

qu'eux-mêmes devaient attendre d'une alliance entre les deux nations, alliance cimentée par le séjour de leurs enfants au séminaire. Puis, s'adressant à un des petits Hurons : " Mon neveu, fit-il, il faut que vous demeuriez avec les Français, prenez courage, ne craignez point, ils vous aimeront. Et vous, un tel, parlant à un autre, il faut que vous lui teniez compagnie. Comment n'avons-nous point d'amour ? Sommes-nous des hommes ? N'avons-nous point de cœur, ne pas aimer une nation si bonne ? Soyez constants, demeurez avec eux et vous y comportez sagement." (1)

Cette courte mais éloquente harangue produisit l'effet désiré. Deux autres jeunes gens, dont l'un s'appelait Tsiko, consentirent à se rendre à Québec pour se faire séminaristes. " Il faisait beau, écrit le Père Le Jeune, voir leurs parents les apostrophant et leur recommandant d'avoir courage, de ne rien prendre parmi nous ; que ce n'était point notre coutume d'être larrons ; bref, ils firent cette action avec tant de témoignage d'amour, que tous les Français en étaient consolés."

Les trois séminaristes hurons entrèrent à Notre-Dame-des-Anges vers la fin de juillet 1635. Le personnel de la résidence se composait alors des Pères Charles Lalement, supérieur, Nicholas Adam, Enemond Massé, Anne de Noüe, A. Daniel, Ambroise Davost, et des Frères Gilbert Burel, Pierre le Tellier, Jean Liégeois, Pierre Feauté, Ambroise Cauvet et Louis Gobert.

Le Père Le Jeune apprit quelques jours plus tard que Nicolet lui envoyait trois petits Hurons pour son séminaire. Ce renfort de bouches à nourrir décida les Jésuites à renvoyer en France une partie de leurs ouvriers, afin de pouvoir loger convenablement les nouveaux et leur donner le pain quotidien. " Car, de refuser, écrit-il, cette bénédiction du Ciel, et de renvoyer une partie de nos Sauvages, nous ne le ferons jamais, nous leur donnerions plutôt la moitié de nous-mêmes ; l'affaire est trop importante pour la gloire de Notre-Seigneur." (2)

Loin de vouloir diminuer le nombre des séminaristes, le Père Le Jeune songeait au contraire à l'augmenter, en ouvrant, comme nous l'avons lu dans une de ses lettres, les portes de son institution aux Montagnais et à d'autres nations voisines des Hurons. La suite de ce récit nous fera voir jusqu'à quel point le Père Le Jeune put réaliser son plan.

(1) Relation de 1636, p. 73.

(La fin au prochain numéro.)

(2) Relation de 1636, p. 75.

DANS LES PAYS D'EN HAUT

UN PROCÈS AU FORT YORK.

C'était en 1812. Le gouverneur W. Auld était en charge au Département du Nord.

Parmi ses devoirs se trouvait celui de faire observer les règlements de la Compagnie, et de veiller au bon ordre.

Au lieu d'agir en amiable compositeur, dans les différends qui s'élevaient de temps à autres, il s'imagina qu'il était revêtu de pouvoirs judiciaires.

Se présentait-il un cas important, il convoquait trois ou quatre commis et procédait à s'instruire de la cause. La sentence ne se faisait pas attendre.

D'ordinaire ce tribunal se contentait d'imposer au délinquant une amende variant de \$25 à \$50.

Ce montant était retenu sur les argents que la compagnie avait en mains, soit comme salaire pour les employés, ou comme dépôt pour les colons. Les offenses en général consistaient en désobéissance aux ordres des officiers ou infraction aux règlements de la compagnie.

On cite quelques cas où des employés pour de prétendus délits de ce genre, furent jetés dans les fers et traités cruellement.

Le gouverneur Auld ne tarda pas à reconnaître que sa juridiction criminelle était fort discutable. Il y avait, au fort York, un Irlandais qui, avant de se rendre au pays, avait été employé, pendant plusieurs années, dans un bureau de shérif en Écosse. Il avait eu occasion, dans ses rapports avec les avocats, de saisir, en passant, quelques notions légales.

Ces connaissances quoique superficielles lui donnèrent de l'importance. Il ne manquait pas d'ailleurs d'intelligence et de confiance en ses propres lumières.

Joyeux causeur, tranchant tout avec une assurance de bachelier en droit, il fut bientôt considéré comme un oracle. Ses compagnons le croyaient plus savant que le gouverneur.

Ils lui décernèrent le brevet d'avocat du fort.

Un jour, quelques employés eurent une passe d'armes assez vive, avec un commis du fort, auquel, finalement, ils refusèrent d'obéir.

L'offense fut considérée, comme on le pense bien, comme fort grave. Infraction à la discipline, attentat contre l'autorité législative, insubordination à l'ordre des supérieurs, tels furent les chefs d'accusation qui furent soumis au tribunal. L'avocat du fort se chargea de leur défense, sans honoraires. Il se présenta devant la pseudo cour, et souleva la question de sa compétence. Il paraissait qu'il avait la parole facile, et savait s'échauffer quand il le fallait.

L'occasion était belle : il ne la manqua pas. Il fit un véritable réquisitoire contre les officiers de la Compagnie.

Bref, au lieu de défendre son client, il se fit accusateur, exposa tous les griefs des employés, les mesures vexatoires qu'ils avaient à subir, et finit, par menacer le gouverneur et ses officiers, de porter toutes ces choses à la connaissance du gouvernement impérial, si la cour décidait de passer outre. Les assistants du gouverneur prouventèrent une raison quelconque pour se retirer. Le gouverneur ajourna la cause *sine die*.

L'affaire en resta là. De ce jour, les punitions devinrent moins fréquentes et plus douces.

PUNITION MÉRITÉE.

M. Alexandre McDonnell fut remplacé en 1822 par le capt. A. Bulger, comme gouverneur de la Compagnie. Ce brave officier ne ménageait guère les coupables et fit preuve d'une grande fermeté pendant sa courte administration.

Un soir, un Sauvage, que le gouverneur avait éconduit peu civilement, se rendit à sa résidence et se blottit dans un sombre couloir par lequel Bulger devait passer. En effet, il ne tarda pas à paraître, et le Sauvage fondit sur lui un poignard à la main.

Bulger, réussit heureusement à parer le coup.

Le Sauvage fut aussitôt arrêté, jugé par une cour martiale, et condamné à être fouetté.

Le prisonnier était un fort en médecine et, comme tel, n'était pas le premier venu dans sa tribu. Ses parents et amis s'intéressèrent beaucoup à son sort et ressentirent vivement ce que cette sentence avait d'humiliant.

Des prières, ils en vinrent aux menaces, mais le gouverneur ne se laissa ni attendrir ni intimider. Un soldat colossal appartenant

au régiment des Meurons et répondant au nom héroïque de "Bonaparte" fut chargé, de mettre la sentence à exécution.

Bonaparte s'acquitta vigoureusement de sa besogne, et n'eut aucun attendrissement pour le dos du coupable.

Les Sauvages ne maîtrisant plus leur indignation coururent aux armes et entonnèrent leur chant de guerre. Bulger qui en avait vu bien d'autres, fit signifier au chef, que s'il ne mettait bas les armes, et ne faisait cesser cette musique, sur l'heure, il le ferait attacher au canon du fort et lui ferait lui aussi mesurer l'échine par le fouet de Bonaparte.

Le chef ne se le fit pas répéter deux fois. Tous se hatèrent de s'embarquer sur leurs canots et de retourner au lac Winnipeg. Ils emmenèrent avec eux leur compagnon qui venait d'être si justement puni. Cette prompte justice produisit un effet salutaire sur l'esprit des Sauvages.

UN GOUVERNEUR CLÉMENT.

Le gouverneur Robert Pelly, était le fils de sir John H. Pelly, baronet, président de la Compagnie à Londres. Ainsi, tandis que le père présidait à la cour générale en Angleterre, son fils gouvernait dans le N. O. C'est du fils dont je veux parler. C'était une bonne nature de gouverneur, comme disent les historiens de cette époque, qui cachait, sous un extérieur hautain, des dispositions vers la clémence et un esprit de conciliation poussé jusqu'à l'excès. En voici un exemple :

Au printemps de 1824, un parti de 300 à 400 Sauteux se mit en campagne pour porter la guerre au pays des Sioux, leurs ennemis héréditaires.

Après quelques jours de marche, ils tinrent conseil et décidèrent d'abandonner leur dangereuse entreprise.

Vingt braves, tout brûlants du désir de se signaler par quelques prouesses, résolurent de marcher de l'avant, en quête de quelque aventure qui pût les grandir aux yeux de leur tribu.

Cette petite bande, après avoir erré sur les frontières du pays ennemi, ne put rien trouver pour satisfaire ses désirs. Pas l'ombre d'un ennemi ne se montrait à l'horizon. C'était décourageant.

Que faire en pareille circonstance ?

Retourner ainsi, sans le moindre trophée, leur paraissait une honte insupportable.

Ne pouvant donc trouver d'ennemis à immoler, ils laissèrent choir leur rage sur une pauvre vieille femme de la tribu, enlevèrent sa chevelure, espérant que leur tribu la prendrait aisément pour celle d'une Siousse.

Ce meurtre fut commis dans la colonie de la rivière Rouge. Le meurtrier principal fut appréhendé et traduit devant le gouverneur.

Afin de donner plus d'éclat à sa puissance, Pelly avait fait parer la salle où il devait siéger.

Après avoir fait lire l'acte d'accusation, le gouverneur se tournant vers l'interprète lui dit :

“ Dites au prisonnier qu'il a manifesté des dispositions subversives de l'ordre public et que s'il n'est pas puni dans ce monde, il peut être assuré de ne pas échapper au châtement qui l'attend dans l'autre.” Il fit ensuite signe de mettre le prisonnier en liberté.

Le Sauvage ne se fit pas prier. Il alla aussitôt rejoindre les siens tout surpris de le revoir encore en vie. L'historien Ross blâme sévèrement Pelly de n'avoir point fait acte d'autorité en cette circonstance, et de s'être contenté de le menacer des foudres du ciel. Pour être juste, il faut bien se rappeler qu'à cette époque la Compagnie croyait n'avoir aucune juridiction quant aux offenses commises par les Sauvages entre eux. Elle ne prétendait avoir d'autorité qu'en autant que les blancs s'y trouvaient concernés. Ce ne fut que sous le gouverneur d'Assiniboia que les cours assumèrent cette juridiction, et se décidèrent à considérer les Sauvages justiciables des tribunaux tout comme les blancs.

COMBAT HOMÉRIQUE.

Nos anciens chasseurs de prairie étaient de rudes gaillards auxquels il en cuisait de se froter.

Leur courage trempé aux mille dangers que présentait leur vie aventureuse, ne faiblissait pas même dans les circonstances les plus désespérées.

On s'extasie souvent devant des combats moins héroïques que le suivant :

Il y a environ trente ans, bon nombre de Métis, après avoir chassé le buffalo, avaient hiverné dans le N. O. afin de continuer à faire du “ pelu ” pendant la froide saison.

Au printemps, à bonne heure, ils se mirent en route pour la rivière Rouge. De ce nombre se trouvait J. Bte. Laframboise, oncle maternel du célèbre Gabriel Dumont.

Un soir, Laframboise s'éloigna du camp et vint planter sa loge sur les bords de la rivière Cheyenne. Il était accompagné de son fils, sa fille, son neveu et deux de ses nièces.

Laframboise était un chasseur aussi prudent que courageux. Il avait l'habitude, avant d'entrer dans sa loge pour se reposer, de visiter les alentours, pour éviter toute surprise. Il connaissait les ruses des tribus ennemies, et rien n'échappait à son œil observateur.

Or, le soir en question, soit fatigué, soit négligence, il ne fit pas sa ronde habituelle.

Mal lui en prit. Dès les premiers rayons de l'aurore, il fut réveillé par une fusillade suivie de cris féroces.

Les Sioux, au nombre de trente, entouraient sa loge. Ils venaient de percer le corps de sa fille de 13 balles et de tuer l'une de ses nièces.

Lui-même avait reçu une blessure à la cuisse. Il saisit à l'instant son fusil et sortit pour faire face à ses lâches assaillants. Son fils et son neveu volèrent à ses côtés.

Les Sioux, à l'instar des Parthes, avaient tiré en fuyant. Ils n'étaient pas loin toutefois. A quelques verges de la loge se trouvait la côte escarpée qui conduisait à la rivière. Ils se mirent derrière cet abri naturel et, ainsi protégés, ils continuèrent la fusillade.

Quelques minutes après leur première attaque, Laframboise demeurait le seul combattant de son côté. Son fils et son neveu étaient tombés, noyés dans leur sang. Il ne restait plus avec lui qu'une de ses nièces, et encore était-elle trop blessée pour se tenir debout.

Il se trouvait donc seul en face de 30 Sioux altérés de sang et sans espoir d'aucun secours.

Il ne tarda pas à recevoir une seconde blessure à la jambe qui l'obligea de se tenir à genoux.

Il se mit à la porte de sa tente et, là, comme un lion traqué dans son antre, il résolut de vendre chèrement sa vie.

Dès qu'un Sioux se montrait la nuque, à la crête du coteau, Laframboise épaulait son fusil et le faisait disparaître. Poussant le courage jusqu'à l'audace, il se mit à chanter un chant de guerre en langue siouise.

Puis, les traitant de lâches, il les défiait de venir tous ensemble l'attaquer en face.

Les Sioux, pour toute réponse, firent feu de toutes parts, mais n'osèrent pas s'exposer au sommet du coteau.

Il y avait plus d'une heure qu'ils dépensaient ainsi inutilement leur poudre, quand ils décidèrent de battre en retraite.

Ils avouèrent plus tard que ne pouvant comprendre comment, après tant de coups de feu, ce guerrier était encore vivant; ils s'étaient imaginés qu'il était sorcier et qu'un *esprit fort* le rendait invulnérable.

Laframboise eut assez de force pour emmener sa nièce au camp, où ils reçurent tous les soins qu'exigeait leur état.

St-Boniface, 9 Décembre 1889.

L. A. PRUD'HOMME.

L'ORDRE DU MONDE PHYSIQUE

ET

SA CAUSE PREMIÈRE D'APRÈS LA SCIENCE MODERNE.

L'ORDRE TERRESTRE

L'ORDRE DANS LE REGNE ANIMAL

(Suite.)

ART. II. LES FONCTIONS.

Les sens nous mettent en rapport avec le monde extérieur ; à l'intérieur, d'autres organes sont destinés aux fonctions vitales, au mouvement, à la vie de nutrition.

1° *Les os et les muscles.*—Dans le corps humain, par exemple, les os ne sont pas seulement la charpente qui lui donne la force et la solidité, ils servent encore de leviers pour exécuter les mouvements sous l'action des nerfs et des muscles. Aussi sont-ils multipliés là où les mouvements doivent être plus variés. Dans chaque main vous en comptez une trentaine, (1) dont quatorze pour les doigts, et plus de vingt muscles adducteurs, extenseurs, etc., permettent de leur faire prendre les positions les plus diverses ; voyez avec quelle souplesse le pianiste, l'organiste promène ses doigts sur son clavier !

La plupart des os doivent exécuter des mouvements, et, selon la nature de ces mouvements, ils sont reliés entre eux, articulés d'une manière différente.

Les articulations destinées à des flexions variées, étendues, sont munies d'une espèce de sac cartilagineux, aplati, interposé entre les deux os à joindre, et entièrement fermé ; cette poche elle-même est tapissée à l'intérieur d'une membrane séreuse qui secrète un liquide visqueux, la synovie : ingénieux moyen de faciliter les mille inflexions des os ainsi articulés ; au lieu de s'appuyer immédiatement l'un sur

(1) Il y en a vingt-sept.

l'autre, ils reposent sur un coussin presque liquide, qui se prête à tous leurs mouvements avec une souplesse parfaite. Ainsi, au genou, le fémur est uni aux os de la jambe par une grande capsule synoviale.

En outre, pour assurer la solidité des articulations, les os qui s'y joignent sont unis par des ligaments de fibres fortes et flexibles, parallèles ou entre-croisées, qui s'implantent sur les os par leurs extrémités. Parfois même, ces ligaments occupent tout le pourtour des surfaces unies, et forment autour d'elles un manchon qui les protège.

Dans la forme de leurs extrémités, les os présentent une foule de détails utiles pour faciliter les mouvements, ou pour assurer la solidité.

Ainsi l'articulation de la cuisse avec le bassin, celle du bras avec l'épaule, offrent d'une part une tête arrondie, une portion de sphère, — et de l'autre, une cavité pour recevoir cette surface arrondie ; de là ces flexions étendues, multiples que peuvent exécuter ces parties.

Le genou, le coude, présentent un engrènement réciproque des surfaces articulaires.

Pour relier la mâchoire inférieure à l'os temporal, l'os maxillaire se termine par une tête allongée (ou condyle), reçue dans une cavité elliptique ; aussi peut-il exécuter de nombreux mouvements, tout en restant fixé à l'os temporal de la manière la plus solide.

On pourrait ainsi montrer que dans tous les os, la grandeur, la structure, la forme, les renflements, les moindres détails, sont calculés de la manière la plus savante pour assurer la souplesse et la force, pour faciliter les mouvements nécessaires à leur fonction.

On a dit parfois que, dans l'homme, les muscles pourraient être mieux placés sur ces leviers, qu'ils y sont presque toujours appliqués d'une manière désavantageuse ; fréquemment, par exemple, leur insertion semble trop rapprochée du point d'appui, trop oblique. Un savant naturaliste, Müller, se pose cette difficulté et nous répond : " Des considérations d'un ordre supérieur ont commandé cette disposition dont la beauté des formes n'est pas le but unique. Si la nature avait disposé les leviers de tous les membres de la manière la plus favorable à leur force, il en serait résulté pour le corps et les membres une forme angulaire, gênante, et, en dernière analyse, même sous le rapport de la force, la dépense eut été plus considérable, à cause de la multiplication des obstacles au concours harmonique des actions."

Dans notre organisme, près de 400 muscles agissent sur les os pour l'exécution des divers mouvements. Ces muscles eux-mêmes sont soumis à l'action du système nerveux dont les ramifications infinies vont se répandre dans toutes leurs fibres pour y exciter de puissantes contractions. Ainsi s'exercent en nous les fonctions de relation : sous l'empire de la volonté, les nerfs commandent aux muscles, les muscles agissent sur les os, et déterminent tous les mouvements.

FONCTIONS DE NUTRITION.

Circulation du sang.—Il est d'autres fonctions dont nous voulons dire aussi quelque chose : les fonctions de nutrition qui réparent les pertes de l'organisme, et même, à l'origine, l'augmentent et l'amènent à son plein développement ; elles comprennent principalement les opérations de la digestion et de la circulation du sang.

Qu'on nous permette ici de rappeler quelques souvenirs personnels. En 1883, nous faisons partie d'une réunion dans laquelle on traitait divers sujets de philosophie et d'histoire naturelle. Un jour, il s'agissait de montrer qu'il y a des causes finales dans la nature, qu'on y trouve les traces d'une cause intelligente. Le président avise un des membres de cette Société, docteur en médecine, et très versé dans les sciences naturelles, et lui dit : " Vous qui avez fait une étude spéciale du corps humain, ne pourriez-vous pas nous y montrer des causes finales découvertes par la science moderne ?"—Le jeune docteur accepta la proposition, et, quelques jours après, il nous faisait une *lecture*, une conférence sur la *Circulation du sang*. D'après quelques notes recueillies avec soin, voici les principales idées qu'il nous exposa :

" Dans les organismes vivants, nous dit-il, dans les animaux et surtout dans l'homme, l'observation découvre une merveilleuse proportion entre les objets extérieurs et les instruments, les organes qui les mettent en rapport avec ces objets.

Il y a, dans le plan, dans la construction de ces appareils, tant d'art, tant de précision, un tel luxe d'arrangements ingénieux propres à les perfectionner, à rendre leurs fonctions plus sûres, plus faciles, qu'il faut y reconnaître la main du plus habile constructeur.

Considérons en particulier la circulation du sang dans l'homme : voici la thèse que je pose : Il y a tant de facteurs réunis, tant d'effets utiles obtenus, tant d'inconvénients conjurés, un travail si délicat opéré par un appareil si sagement construit, qu'un Ouvrier

divin seul a pu réunir, adapter tant de parties et construire un tel appareil.

L'observation découvre dans le corps humain des myriades de cellules qui forment une foule de tissus divers et d'organes différents. A ces myriades de parties qui travaillent et se dépensent, il fallait un pourvoyeur habile qui leur apportât les substances propres à l'entretien de la chaleur et de la vie cellulaires, les matériaux que les cellules doivent élaborer. Après le travail qui produit la chaleur, qui la règle, qui la rend uniforme, qui répare les pertes, il fallait qu'un autre appareil emportât les déchets inutiles ou nuisibles. Or, tout cela, le constructeur du corps humain l'a réalisé, le réalise en tout homme vivant, et d'une manière parfaite en arrosant tous les organes, toutes les cellules, par les flots d'un liquide soigneusement élaboré, mû par l'action incessante d'un moteur organique.

Structure du cœur.—C'est le cœur qui imprime le mouvement à ce fleuve empourpré lequel charrie partout la chaleur et la vie. Le cœur est un muscle creux dont les parois sont tissées de fibres puissantes, et dont les contractions produisent cette impulsion. Mais ici, notons-le : les muscles ordinaires sont formés de cellules allongées, de fibres réunies en faisceaux, et, sous l'action des nerfs moteurs, chaque faisceau, peut-être chaque cellule, se contracte isolément, de sorte que parfois un muscle, une partie d'un muscle refuse son service. Cet arrêt a peu d'importance pour les muscles ordinaires ; dans le muscle cardiaque il serait fatal ; un arrêt de quelques secondes produirait la mort. Pour empêcher un inconvénient si grave, qu'a fait le constructeur ? Par une exception aux lois histologiques les plus constantes, il a voulu que les cellules musculaires du cœur se ramifient, s'unissent entre elles si bien que toutes agissent sous l'impression nerveuse comme une cellule unique, sans interruption, sans variation considérable, exécutant depuis le premier instant de la vie jusqu'à la mort, avec la plus grande régularité, une moyenne de cent trois mille contractions par jour.

Mais le muscle cardiaque ne peut-il pas, comme tous les autres, éprouver cet état de constriction rigide que l'on appelle une crampe, un spasme, et, par suite, refuser son service ? Nous l'avons dit, l'effet infaillible en ce cas serait la mort. Pour le prévenir, qu'a fait notre artiste ? Il a logé entre les plis musculaire du cœur, dans l'épaisseur de ses parois, ces vaisseaux, ces petites artères qui leur apportent le sang, leur liquide nourricier. Si les parois se contractent, elles compriment leurs propres vaisseaux sanguins, elles se

coupent les vivres à elles-mêmes ; le muscle ainsi privé de nourriture se relâche bien vite, pour retrouver de nouvelles forces dans son liquide aliment.

Le muscle cardiaque peut donc fonctionner sans interruption : son action propre, énergique, consiste dans sa contraction toujours et régulièrement répétée : par cette pression, il lance le sang dont il est rempli, partie dans l'artère pulmonaire, partie dans l'artère aorte ; par l'artère pulmonaire, le sang veineux se rend aux poumons pour s'y purifier ; par l'artère aorte, le sang artériel se disperse dans le corps pour le vivifier ; puis le cœur se relâche, le thorax se soulève pour respirer, le sang afflue du corps et du poumon pour remplir de nouveau les deux ventricules du cœur, et recommencer la même opération.

Mais, direz-vous, pourquoi sous l'effort de la contraction, le sang n'est-il pas rejeté dans les vaisseaux qui l'apportent ? L'artiste y a pourvu : à l'ouverture de ces vaisseaux dans le cœur, il a disposé des soupapes qui fonctionnent à propos. Deux d'entre elles s'ouvrent en dehors, et, pendant la contraction du cœur, laissent passage, l'une au sang veineux qui se rend aux poumons, l'autre au sang purifié qui se jette dans les artères et se disperse dans tout le corps. — Puis quand le cœur se dilate, elles se referment, et ne permettent pas au sang jailli de refluer vers sa source.

Pendant ce temps, les deux autres soupapes qui s'ouvrent en dedans exécutent un jeu contraire : au moment de la contraction du cœur, elles se ferment ; l'une empêche le sang veineux venant des membres de retourner vers les canaux qui l'apportent ; l'autre empêche le sang artériel de refluer aux poumons où il s'est purifié ; puis quand le cœur se dilate, elles s'ouvrent, l'une pour recevoir le sang veineux qui vient des membres, l'autre pour accueillir le sang vivifié par les poumons. Ainsi, tout est si bien construit que, dans ces voies multiples, le sang ne peut faire fausse route, et qu'une même contraction du cœur le fait jaillir là où la vie l'exige. A chacune de ces contractions les quatre soupapes fonctionnent : c'est donc de leur part quatre cent douze mille actions organiques par jour.

L'art avec lequel ces soupapes sont construites défie l'habileté de nos meilleurs mécaniciens. Malgré leurs soins, leurs précautions, les cuirs emboutis, etc., que de défauts, que de fuites irrémédiables, d'espace nuisible dans les soupapes des meilleurs instruments ! Rien de pareil, pas de fuite, pas d'espace nuisible dans celle du cœur

humain : ne montrent-elles pas à leur manière ce que Job disait de leur artiste : “ *Ipse habet consilium et intelligentiam ?* ”

Tel est, dans la circulation, l'appareil moteur et distributeur ; voyons maintenant le sang qu'il lance et distribue.

Le sang.—Il fallait à la vie animale un liquide qui fournît aux innombrables cellules dont le corps se compose, des aliments capables de réparer leurs pertes, d'entretenir la chaleur nécessaire à leur vie ; il fallait pour cela fournir de l'oxygène à certains éléments placés dans les cellules, de sorte pourtant que, dans cette oxydation, dans cette combustion, la cellule, malgré sa délicatesse extrême, ne fût pas lésée. Pour faire parvenir le liquide nourricier à chaque cellule, il fallait une infinité de canaux d'une ténuité extrême. Comme ce liquide doit fournir à chaque membre, à chaque tissu, à chaque cellule les aliments spéciaux dont ces parties ont besoin, il doit contenir lui-même les éléments les plus variés : des sels nombreux, chlorures, phosphates, sulfates, albuminates, etc. Ces conditions sont remplies, ces sels multiples, compliqués, se trouvent dans le sang ; même l'albumine s'y trouve décomposée en trois parties dont l'étude désespère les chimistes, tant elles sont complexes, et il le fallait, pour former une solution nécessaire aux cellules, un aliment sans danger pour leur nature délicate que les solutions ordinaires d'albumine détruiraient.

Le sang, disions-nous, doit emprunter de l'oxygène à l'air, pour le porter à chacune des cellules situées dans les profondeurs de l'organisme ; comment exécute-t-il cette opération ? Les anciens pensaient que l'air se rendait tel quel dans tous les vaisseaux chez l'homme, comme il le fait dans les insectes : il n'en est pas ainsi ; la moindre quantité d'air introduite dans le torrent sanguin provoque les plus graves accidents. L'oxygène doit arriver aux cellules, mais non pas sous forme de gaz ; il faut qu'il soit dissous dans le liquide vital. Mais ce liquide ne peut en dissoudre une quantité suffisante pour entretenir la chaleur et la vie ; que faire ? L'artiste, pour obtenir son but, a placé dans le liquide sanguin des corpuscules solides capables de s'oxygéner davantage, les globules du sang.

Les globules du sang.—Ces globules sont de petits disques biconcaves que charrie le fleuve de la circulation. Ils sont nombreux : on en compte cinq millions dans un millimètre cube de sang, et, comme le corps de l'homme en contient d'ordinaire cinq à six litres, l'organisme entier possède environ 25 trillions, soit vingt-cinq millions de millions de ces globules. Dans les animaux supérieurs ils

offrent une couleur rouge, matière complexe à base de fer, leur substance est l'instrument qui s'empare de l'oxygène de l'air, pour le porter aux cellules de l'organisme.

Voyez ce sang noir, veineux, qui du cœur jaillit dans les poumons : il pénètre dans cette espèce d'éponge par des vaisseaux si petits, que les globules peuvent à peine s'y frayer un passage, il circule à côté des bronches où l'air pénètre par des vaisseaux encore plus petits : là donc, le sang et ses globules ne sont séparés de l'air que par des cloisons d'une ténuité extrême, et par ces parois il se fait un échange de gaz dont les globules savent profiter. Ces globules, alors chargés d'un gaz acide carbonique qui cause leur couleur violette, le cèdent à l'air des poumons, et lui prennent en échange l'oxygène qui leur donne leur couleur rouge. Ainsi renouvelés, enrichis du gaz vital, ils retournent au cœur avec le sang ; de là ils jaillissent dans les artères, et se rendent dans toutes les parties du corps.

Arrivés dans les vaisseaux capillaires, les globules se trouvent en contact presque immédiat avec les cellules chargées de produits qui ont une grande appétence pour l'oxygène, et d'un excès d'acide carbonique prêt à s'en aller : les globules cèdent leur oxygène aux cellules et s'emparent de l'acide carbonique, puis s'en retournent au cœur ; pendant ce temps, l'oxydation des cellules, comme une légère et douce combustion, y produit la chaleur, la force nécessaire au travail, aux diverses fonctions vitales.

Remarquons ici en passant le rôle du fer dans les globules sanguins : ses particules sont bien minimes, l'organisme entier de l'homme n'en contient que cinq grammes disséminés dans vingt-cinq trillions de globules ; ce sont elles pourtant qui, par leur extrême facilité à prendre, puis à dégager l'oxygène, sont chargées de l'emprunter à l'air, et de le porter à toutes les parties du corps : elles sont donc d'une importance capitale pour les fonctions de la vie.

Les artères et les veines.—Disons maintenant quelques mots des canaux où circule le sang, des artères d'abord. Les plus grandes sont des tuyaux membraneux à enveloppes multiples, solides, élastiques ; tant que dure la vie, ils ont l'étrange propriété de se contracter, si bien qu'ils se moulent exactement sur la masse du sang qu'ils contiennent. La quantité de ce liquide peut augmenter, diminuer ; il faut de l'espace, il ne faut pas de vide pourtant ; tout est prévu : une légère dilatation, une légère contraction pourvoit à tout, rétablit l'équilibre des pressions, brise ou affaiblit l'onde sanguine.

Il y a encore d'autres appareils régulateurs de la pression artérielle, qui mettent les cellules à l'abri des inondations, des crues excessives : ainsi, dans le tissu nerveux si délicat, les petites artères sont renfermées dans une gaine protectrice qui forme autour d'elles un fourreau rempli de lymphe, liquide fort anodin. Si l'artère se gonfle sous une pression trop forte, le seul effet est de chasser un peu de cette lymphe sans affecter le tissu nerveux.

Les veines, chargées de ramener le sang au cœur, offrent aussi des particularités remarquables. Pour empêcher le sang de retomber dans ces conduits quand il doit monter, les veines sont garnies de valvules, de soupapes qui permettent le mouvement vers le cœur, et rendent impossible tout retour en arrière ; ces soupapes diminuent la pression causée par le poids de la colonne sanguine, et facilitent le mouvement ascensionnel.

La transpiration.—Grâce aux artères, aux veines, à l'impulsion du cœur, le sang peut donc répandre dans tout l'organisme la nourriture, la chaleur nécessaire — Outre les précautions multiples dont nous avons parlé, il fallait encore régler la température du sang, la maintenir toujours uniforme, car un excès de chaleur intérieure deviendrait bientôt funeste. L'artiste du corps humain y a pourvu par une espèce de réfrigérant placé sur tout le corps. On sait que, pour se vaporiser, les liquides doivent soustraire une énorme quantité de chaleur aux corps ambiants : voilà le principe sur lequel est basé l'appareil de la transpiration. Un nombre immense de petites artères excessivement fines partent des conduits sanguins, et, après bien des contours, traversent la peau pour s'ouvrir à l'extérieur. Y a-t-il excès de chaleur ? la partie liquide du sang, c'est-à-dire l'eau chargée de quelques sels, traverse ces petites artères et vient perler, s'évaporer à la surface du corps ; de là, pour nous une cause énergique de refroidissement. La chaleur est-elle modérée, convenable ? telles sont les spirales du canal excréteur qu'il arrête la sueur, et ne fournit rien à la transpiration ; et même, le derme est parsemé de fibres musculaires qui, se contractant par le froid, tiennent ces vaisseaux fermés.

Grâce à ces appareils, à ces habiletés de construction, le sang peut circuler avec une vitesse constante, la force impulsive, la pression, la chaleur s'y maintiennent dans un équilibre parfait. Par ses globules rouges, il va porter à toutes les cellules de l'organisme l'oxygène dont elles ont besoin ; avec l'oxygène il porte aussi les matières assimilables préparées avec un soin extrême par l'appareil de la

digestion. Ces substances contiennent tous les éléments nécessaires à l'entretien des divers organes et des parties, des cellules dont ils se composent ; dans ces cellules enfin s'opère l'assimilation, la mutation substantielle des aliments en notre chair vivante.

Réparation des lésions, des plaies.—Le sang fait plus encore : il répare les pertes, les destructions partielles, les blessures causées dans les organes, et voici comment : Outre les globules rouges, le sang contient, mais en bien plus petit nombre, des globules blancs, et ces derniers ont la singulière propriété de se fixer dans les plaies pour constituer le tissu cicatriciel. Pendant que tout fonctionne d'une manière normale, ces globules voyagent tranquillement sur le fleuve qui les emporte ; mais survient-il une plaie, une fracture ? Aussitôt les globules blancs s'agitent, se pressent vers l'endroit lésé, le sang coule dans la plaie ; une de ces parties, la fibrine, se coagule pour former un enduit protecteur, les petites artères coupées se rétractent, leur ouverture se referme et arrête l'hémorragie ; mais surtout les globules blancs affluent, se logent en foule dans les mailles de la fibrine, combtent les lacunes, travaillent à fabriquer de nouveaux tissus, et bientôt la cicatrice est formée.

Voilà, nous dit en terminant notre jeune naturaliste, quelques-unes des merveilles de la circulation : comment n'y pas reconnaître l'empreinte d'un artiste intelligent !”

Il nous semble difficile de ne pas souscrire à cette conclusion de son étude et des faits qu'elle nous présente.

Voici donc que dans l'organisme humain, l'observation découvre un système compliqué, présentant des milliers, des millions de parties ; toutes ces parties sont coordonnées entre elles, toutes concourent à un but commun, conspirent avec un parfait accord à la même fonction, au résultat le plus utile, le plus nécessaire à la vie humaine ; pour produire cet effet, une foule de tissus, de canaux, d'organes divers sont construits avec un art, avec une délicatesse infinie ;— et tout cela s'opère, non pas une fois, mais mille et mille fois depuis des siècles, et se renouvelle avec le développement de tout corps humain ; ce travail peut-il se faire sans une idée directrice, sans une intelligence qui possède cette idée ! Attribuer ces effets à l'évolution fatale, aveugle de la molécule primitive, c'est vraiment donner à la molécule un esprit, une habileté près de laquelle n'est rien l'habileté des plus grands génies.

(A suivre.)

LA PETITE-NIECE D'O'CONNELL

(Suite.)

Tout à coup la jeune fille eut un tressaillement : elle fixait son regard sur un repli de montagne où la statue de la sainte Vierge était posée, et devant laquelle une grande ombre noire se dressait.

De loin cette forme sombre lui fit un signe, qu'Ellen prit pour une bénédiction ; elle baissa la tête et fit de la main un geste d'adieu.

“ Qu'est-ce que c'est ? demanda l'Écossais.

— C'est notre bon curé.”

Sir Glengarry eut un sourire moqueur : il ouvrit la bouche comme pour répondre, mais il ne dit rien.

Le voyage fut fatigant et ennuyeux. L'oncle était froid, silencieux ; mais il avait tout prévu, et Ellen ne trouvait rien à dire ; du reste, elle avait assez à combattre son chagrin.

A un moment de la route, après avoir visiblement lutté contre le désir de suivre une de ses plus chères habitudes, Sir Glengarry demanda à Ellen s'il pouvait fumer.

La jeune fille fit en souriant un signe d'assentiment, et l'Écossais tira de nouveau son grand porte-cigares.

La voiture les emmena à travers la Vallée-Noire, puis elle reprit les montagnes, et, vers le soir, sir Glengarry et sa nièce arrivèrent aux célèbres lacs de Killarney. Ils devaient passer la nuit dans un hôtel situé sur les bords du *Lough Leane*, le plus grand et le plus beau des quatre. Là, sir Robert se fit servir un dîner copieux, qu'il absorba de grand appétit. Et, comme Ellen touchait à peine à tout ce qu'on lui servait, son oncle la regardait avec étonnement :

“ Vous ne mangez guère, ma nièce ; si vous avez faim, ne vous gênez pas.

— Merci, mon oncle,” répondait doucement la jeune fille.

Le dîner achevé, sir Glengarry entra dans le salon des fumeurs. Avant de monter à sa chambre, Ellen, faisant un effort sur sa timi-

dité, lui tendit en tremblant sa petite main blanche. Il s'inclina et la baisa avec beaucoup de cérémonie.

Puis il la regarda s'éloigner avec une espèce de sourire qu'on eût pu prendre pour de la satisfaction, et alluma sa pipe en murmurant :

“ Elle a vraiment un certain air, cette petite papiste ! ”

Le lendemain matin, Ellen se réveilla fiévreuse. Elle avait passé une nuit agitée ; elle se leva cependant, s'habilla, et, entendant toujours dans la chambre voisine le ronflement régulier de son oncle, elle descendit et fit quelques pas sur la terrasse de l'hôtel.

En face d'elle s'étendait le Lough Leane, borné par des collines couvertes d'ormes, de hêtres, d'ifs, de houx, et aussi de ce charmant arbuste que les Irlandais appellent l'arbre à fraises et les touristes le myrte de Killarney, avec ses baies rouges et ses grappes de fleurs qui se détachent sur des feuilles d'un vert lustré et sombre. Les îles de Ross, d'Innisfallen, élevaient leurs bouquets de verdure et leurs vieilles ruines au-dessus des eaux bleues du lac, et le soleil levant, qui venait frapper sur les rochers de la rive, jetait des flots de lumière sur ce spectacle enchanteur.

Longtemps Ellen resta là pensive : elle reprenait des forces pour toute la journée, quand un grand bruit de pas, de voix, lui fit dresser l'oreille.

C'était son oncle qui commandait le déjeuner.

Elle entra aussicôt, salua sir Glengarry, et, dès qu'ils furent sortis de table, le bateau les transporta de l'autre côté de la rive, puis une voiture à la ville de Killarney. Là, l'Écossais et sa nièce prirent le chemin de fer pour Dublin. Le centre de l'Irlande est plat, uniforme, souvent marécageux. Ellen, installée en compagnie de son oncle dans un wagon de première classe, appuyait sa tête sur le dossier et se sentait bien isolée. Ses longs yeux bleus s'ouvraient vaguement sur le paysage, la chaleur avait remis une teinte rose sur sa peau blanche, que les émotions des jours précédents avaient décolorée, et sa bouche se plissait parfois comme pour contenir un sanglot.

Quant à sir Glengarry, commodément installé sur la banquette, il regardait monter la fumée de son cigare ou contemplait la campagne avec indifférence.

Ce ne fut qu'à Belfast qu'Ellen put enfin oublier la fatigue du jour pendant les quelques heures de sommeil qui lui furent accordées, avant le départ du bateau qui allait à Glasgow.

— Vous ne souffrirez pas trop d'une traversée un peu longue ? lui avait demandé sir Glengarry.

— Je suis fille de marins, mon oncle."

Et à neuf heures du matin, l'oncle et la nièce partaient pour l'Écosse.

Sir Glengarry, qui souffrait toujours du mal de mer, alla s'enfermer dans l'intérieur du navire, et Ellen resta seule sur le pont. Ses yeux suivaient la côte d'Irlande qui s'enfuyait à l'horizon : et l'amour de la patrie, très vif dans son cœur, se trahissait par une larme qui montait lentement à sa paupière.

Mais, un regard jeté autour d'elle, la fit soudain s'apercevoir que les passagers l'examinaient attentivement et avec une sorte de muette admiration. Alors elle baissa son voile et alla s'asseoir dans un coin du pont.

Quelques heures après le coucher du soleil, ils arrivèrent à Glasgow ; la vue des rues sombres et sales de cette ville, remplies de femmes en haillons et d'enfants à demi nus, serra le cœur d'Ellen ; mais elle suivit en silence les grands pas de sir Glengarry qui se dirigeait vers l'hôtel.

Enfin le lendemain, à la nuit tombante, ils étaient à Bolloch-Pier, sur les bords du lac Lomond.

Le bateau de plaisance de sir Glengarry les attendait au débarqué : c'était une espèce de gondole vénitienne, élégante, propre et peinte de fraîches couleurs. L'oncle tendit la main à Ellen pour l'aider à y descendre ; elle posa son pied sur le bord, sauta dans la barque, et les rameurs s'éloignèrent vivement.

Triste et fatiguée, Ellen entra dans l'étroit salon qui était placé au milieu du bateau. Sir Glengarry était resté au dehors, et la jeune fille eut le temps d'examiner les objets qui l'environnaient. Jamais elle n'avait vu pareil luxe dans une barque : les vitraux de couleur étaient posés sur les petites fenêtres, des coussins de soie à glands dorés étaient jetés sur les fauteuils, et, sur une table, il y avait des boîtes à cigares, des pipes anciennes, tout un service de fumeur incrusté d'argent, et même, suspendue à un mur, brillait une glace de Venise. Ellen se demandait si elle était désormais appelée à vivre au milieu de telles splendeurs, quand tout à coup le bateau s'arrêta.

Sir Glengarry vint chercher sa nièce ; un petit pont communiquait avec la rive : ils étaient à Luss, le village auprès duquel était situé Glengarry-Castle.

Quand Ellen eut franchi, à la suite de sir Glengarry, la courte distance qui les séparait du château, elle se trouva devant une masse épaisse et sombre dont la lumière douteuse de la nuit ne lui permit pas de distinguer les détails, et qui s'élevait à mi-côte d'un des sommets des Arrochar faisant face au lac.

Ellen suivit son oncle, monta un magnifique perron de granit ; puis elle traversa un vestibule et enfin entra dans un salon immense, éclairé par cinq ou six lampes. Ce haut étage sous lequel elle se voyait si petite, ces grandes glaces qui lui renvoyaient son image, cette profusion de beaux meubles, de grands fauteuils à dossiers élevés, cette cheminée de marbre blanc, tout, jusqu'aux plantes de serre qui ornaient les coins, effraya la pauvre Ellen. Elle prit un tabouret, sir Glengarry sonna.

Aussitôt apparut un domestique, en grande livrée.

"William, dites à Rosa que mademoiselle l'attend."

Le domestique sortit. Bientôt après une grande femme de chambre anglaise, d'un air respectable et digne, s'avança vers Ellen.

"Rosa, dit sir Glengarry, je vous charge désormais du service de ma nièce, miss Ellen Mac-Gaway."

Et pendant que la servante saluait Ellen, avec un sourire moitié d'étonnement moitié de défiance, l'oncle se tourna vers Ellen :

"Soyez la bienvenue ici, ma nièce, vous y serez *at home*," dit-il froidement et comme pour remplir un devoir.

La jeune fille se leva, remercia son oncle et suivit la femme de chambre dont les mains sèches tenaient un flambeau d'argent.

Elle traversa le vestibule qu'elle venait d'apercevoir et prit un grand escalier de bois sculpté qui lui parut splendide. Puis elle s'arrêta au deuxième étage, à la porte d'une chambre que Rosa ouvrit devant elle. C'était un joli appartement, aux rideaux de soie rayée bleus et bruns et dont les fenêtres donnaient sur le lac. A gauche, une portière soulevée ouvrait l'accès d'un cabinet de toilette des plus luxueux et à droite une autre portière donnait communication à un petit salon de travail élégamment meublé, avec une vue sur le village et sur les dernières croupes des Arrochar.

"Voici l'appartement de mademoiselle, dit Rosa, en montrant ses grandes dents ; mademoiselle veut-elle que je la décoiffe ?"

Ellen, pour toute réponse, quitta son chapeau, enleva son peigne, et ses boucles blondes tombèrent sur ses épaules comme un voile doré.

Rosa eut un mouvement de surprise ; mais Ellen reprit :

“Je n'aurai pas besoin de vous ce soir, Rosa, je vous remercie.”

La femme de chambre salua, sa robe noire disparut derrière la porte, et le bruit de ses pas s'éloigna dans les corridors.

Ellen, restée seule, s'empressa d'ouvrir la fenêtre et soudain un cri d'admiration lui échappa.

Devant elle se dressait le Ben Lomond, plongé dans l'ombre de la nuit ; tout était calme et tranquille, on entendait seulement le bruit de la longue cascade d'Inversnaid qui roulait sur les cailloux, la fraîche brise du soir tremblait sur le bout des branches, et tout au fond on voyait les rochers au-dessus desquel s'ouvre la grotte de Rob-Roy. Percant à travers les nuages, un rayon de lune venait mettre une bande d'argent sur les eaux bleues et les rendait transparentes comme du cristal. Le lac Lomond aux ravissants contours, étroit et long comme un ruban de moire, se perdait derrière une montagne, réapparaissait dans une échappée, et s'enfuyait encore, toujours insaisissable et toujours renaissant.

Ellen, accoudée à sa fenêtre, contemplait ce tableau ; les yeux fixés sur les eaux, elle oubliait un instant sa tristesse, ses inquiétudes, elle se perdait dans la rêverie.

Et quand le sentiment de la réalité lui revint, quand elle se rendit compte de la situation difficile dans laquelle elle se trouvait, ses appréhensions furent moins vives, sa douleur moins aiguë, et ce fut toute calmée qu'elle ferma la fenêtre et rentra dans sa chambre.

“Je viendrai me consoler ici, se dit-elle, seule avec mes souvenirs.”

Le lendemain matin le soleil se leva radieux. Ellen descendit pour le déjeuner de huit heures, selon la coutume anglaise ; mais un seul couvert était posé sur la table de chêne, au fond de la grande salle à manger dont les murs élevés, couverts de cornes de cerfs, de pieds de biches, d'oiseaux de mer savamment empaillés, lui causaient un sentiment d'effroi.

“Où donc est mon oncle ? demanda-t-elle au domestique qui la servait.

—Il est parti depuis longtemps, miss, pour chasser la grouse sur le Ben Lomond.”

Quand Ellen remonta dans sa chambre, Rosa finissait de vider sa malle.

La jeune fille fronça légèrement le sourcil et rougit : il y avait tant de souvenirs dans cette petite caisse qu'elle n'eût pas voulu qu'une étrangère touchât ! Mais Rosa avait perdu tout sa défiance

pour Ellen, en voyant le contenu de la malle, et elle reçut la jeune fille avec une grimace qui était sa manière de sourire. Puis, fermant le couvercle, elle poussa la caisse hors de la chambre et revint vers sa nouvelle maîtresse.

“ Miss Ellen veut-elle que je relève et que j'attache ses cheveux ? ” demanda-t-elle.

Ellen soupira : sa mère aimait ses cheveux à demi flottants. Mais elle ne voulut pas refuser l'offre de Rosa, qui la conduisit dans le cabinet voisin, et l'installa devant une table surmontée d'une glace et couverte d'objets de toilette en ivoire marqueté d'argent.

Puis, désirant connaître le genre de vie qu'elle mènerait à Glengarry-Castle, Ellen demanda :

“ Mon oncle chasse-t-il souvent ? ”

— Tous les jours, s'il le peut, miss Ellen, et, quand la chasse est défendue, il pêche. ”

— Il pêche dans le lac ? ”

— Oui, miss Ellen, il prend des truites ; il fait souvent de beaux coups de filet. ”

Il se fit un silence : Rosa, à son tour, hasarda une question :

“ Mademoiselle est Irlandaise ? ”

— Oui, ” dit Ellen, et elle pensa avec une légitime fierté : “ Irlandaise catholique. . . . ”

Rosa nattait toujours les cheveux dorés d'Ellen, et, quand elle eut fini son œuvre, elle lui présenta un second miroir pour qu'elle pût voir sa coiffure sous toutes les faces. Ellen jeta un triste regard sur l'image que lui renvoyait la glace ; Rosa s'était pourtant évertuée à faire rentrer dans le cadre étroit du chignon britannique la masse soyeuse des cheveux d'Ellen ; mais elle n'avait pu y réussir et les tresses arrondies formaient une auréole blonde autour de ce frais visage.

La jeune fille remercia cependant avec bonté, et la grande Rosa, toujours droite, serrée dans sa longue robe, et les cheveux à demi cachés sous un très petit bonnet de tulle blanc, comme en portent, en Angleterre, les femmes de chambre de bonne maison, ferma la porte de l'appartement.

Demeurée seule, Ellen pensa à l'homme étrange près duquel elle devait passer les années qui la séparaient de sa majorité, et recueillit tous ses souvenirs.

Sir Glengarry était le fils d'un commerçant de Londres qui s'était enrichi dans sa profession, et qui avait embrassé la religion ré-

formée. Quand son fils était venu au monde, il avait acheté en Ecosse cette terre et ce château auxquels il avait donné son nom ; puis, les études de son fils terminées, il était venu s'établir définitivement à Glengarry-Castle, que, jusque-là, il n'avait fait que visiter de temps à autre. Il mourut peu de temps après, et sa femme, lady Alice, avait voulu lancer son fils dans le monde et le marier richement. Mais sir Robert était déjà un personnage bizarre. Il ne trouva aucune héritière à son goût, et fatigué du bruit des bals, il se renferma chez lui et il devint bientôt sombre, rude et désabusé de tout.

Lorsque sa mère fut morte, il ferma de plus en plus sa porte à tous les voisins, et se livra à ses deux exercices favoris, la chasse et la pêche. Quant au protestantisme, il n'y croyait plus : blasé sur toute espèce de choses, il l'était aussi sur sa religion. Mais il avait contre le papisme une haine rageuse et comme forcée, qu'il avait emportée du collège où il avait été élevé ; cependant il ne connaissait pas la religion romaine et, malgré lui, il avait dans ses veines un peu de sang des Mac-Gaway. Quelle impression ferait sur lui le contact de la foi d'Ellen ? La jeune fille tremblait qu'il n'y eût entre eux de douloureuses luttes, et l'événement ne tarda pas à confirmer ses craintes.

CHAPITRE IV.

Les premiers jours s'écoulèrent sans amener d'incident. Sir Glengarry allait tous les matins à la chasse et ne revenait au château que pour dîner, le soir, rapportant tantôt un gros gibier qu'il avait tué dans la montagne, tantôt des oiseaux, grouses ou bécassines qu'il poursuivait au bord du lac.

Ellen restait seule, et luttait à la fois contre ses angoisses et contre l'ennui en lisant les livres qu'elle avait apportés du Fern-Cottage.

Cet amour de la lecture, si naturel chez une jeune fille de son âge et dans sa situation, fut la première occasion pour sir Glengarry de manifester ses sentiments.

Un soir que sa nièce lui demandait s'il ne voudrait pas lui prêter quelques volumes, sir Glengarry entra un instant dans sa bibliothèque, et bientôt, comme s'il eût voulu mettre dans son offre une intention méchante, il en sortit apportant trois ou quatre ouvrages des philosophes protestants les plus connus.

En les voyant, la jeune fille rougit légèrement, fit un effort, et dit simplement :

“ Merci, mon oncle . . .

— Quoi ! vous n'en voulez plus, déjà ?

— Vous m'excuserez, mon oncle, mais je ne tiens pas à lire ces livres qui combattent mes croyances et attaquent notre religion . . . ”

Sir Glengarry, pris dans son piège, frappa du pied avec colère et jeta brusquement les ouvrages sur la table qui se trouvait à sa portée :

“ Ne croyez pas, ma nièce, s'écria-t-il, que je vais composer ici une bibliothèque de papiste uniquement à votre intention ! ”

Et il sortit précipitamment, laissant Ellen agitée et inquiète de l'avenir.

Le lendemain une nouvelle scène éclata.

C'était un vendredi, et sir Glengarry, par hasard, était resté pour déjeuner au château. Le domestique qui servait venait d'apporter sur la table, où fumaient déjà des grouses, un plat de ce hachis qui est un mets national et qu'on appelle Scotch Haggis.

Ellen refusait tous les mets et ne mangeait pas.

A la fin, son oncle s'en aperçut et leva la tête avec étonnement :

“ Qu'avez-vous donc aujourd'hui, miss Ellen, êtes-vous malade ?

— Non, répondit simplement Ellen, mais c'est aujourd'hui vendredi, et je fais maigre. ”

Sir Glengarry frappa du poing sur la table.

“ Simagrées ! s'écria-t-il, prétentions et grimaces ! Faites comme tous le monde à table, ou restez dans votre chambre. ”

Ellen, tranquillement, plia sa serviette, se leva, et, murmurant quelques excuses, sortit de la salle à manger pendant que son oncle, la fourchette levée, ses lèvres entr'ouvertes, la suivait des yeux avec étonnement.

“ Quel entêtement ! murmura-t-il, quand la jeune fille eut disparu dans le vestibule ; mais quelle énergie ! ”

Dix minutes après, Ellen, qui était rentrée dans son appartement et qui, pour fortifier son courage, pressait sur ses lèvres la petite croix d'O'Connell, entendit Rosa frapper à sa porte. La femme de chambre lui apportait un déjeuner maigre complet que sir Glengarry avait commandé exprès pour elle.

Le soir, quand elle descendit, les truites du lac Lomond, les légumes du jardin et les fruits de la montagne composaient seuls le repas.

Ellen eut un regard de reconnaissance pour son oncle, dont elle devinait déjà les bizarreries et l'estime naissante, et une grande inquiétude s'échappa de son cœur.

La vaillante enfant recueillait déjà les premiers fruits de son obéissance aux dernières volontés de sa mère mourante et du curé de Dumborough. Elle avait pour la soutenir dans la lutte la paix de sa conscience, les traditions de sa famille et le souvenir de ses engagements.

Mais un autre souci, plus grave encore, la préoccupait. Elle désirait ardemment assister à la messe le dimanche suivant. Mais elle ignorait s'il y avait dans le pays une église catholique, et elle redoutait également de le demander à son oncle ou à Rosa.

Le samedi soir, cependant, résolue à tout faire pour accomplir son devoir, elle pria un instant dans sa chambre, puis elle entra dans le cabinet de travail, où sir Glengarry, fumant sa pipe, regardait le soleil se coucher sur le lac.

En la voyant entrer, une légère rougeur sur les joues, sir Robert devina qu'elle avait quelque important renseignement à lui demander, et il réprima un premier mouvement d'impatience.

“ Mon oncle, dit Ellen avec cette habituelle simplicité qui faisait sa force, c'est demain dimanche, et je voudrais savoir de vous s'il n'y a pas dans le voisinage une chapelle catholique.”

Sir Glengarry éclata.

“ Comment ! s'écria-t-il en se levant et en prenant sa plus grosse voix, vous croyez donc qu'on va à la messe à Glengarry-Castle ? ”

Le géant écossais avait fait trois pas en avant. Ses yeux étincelaient, on eut dit qu'il allait dévorer la timide enfant qui se tenait devant lui.

Mais celle-ci n'avait aucune frayeur, au moins apparente. Et elle se bornait à serrer dans sa main la petite croix de son grand-oncle.

“ Non, sir Robert, répondit-elle, je ne le crois pas, parce que vous êtes tous protestants ; mais, moi, je suis Irlandaise catholique. . . ”

— Irlandaise catholique ! Vous semblez bien fière de ce nom et de ce titre !

— Oui, mon oncle, comme vous êtes fier d'être Écossais et d'en porter le costume !

— C'est possible, mais je n'entends rien à vos superstitions, et ne venez pas . . . ”

Ellen le salua, et se retira doucement sans entendre la fin de sa phrase.

A peine était-elle sortie, que la porte se rouvrit avec fracas.

“Après tout, miss Ellen, s’écria sir Glengarry, si vous y tenez tant, on dit qu’il y a une chapelle catholique de l’autre côté du lac.”

La porte se referma brusquement.

Ellen sourit, remercia Dieu et remonta dans sa chambre. Une fois de plus elle avait fait son devoir et elle en était récompensée.

Le lendemain au petit jour la jeune fille se leva. Comme elle ne savait à quelle heure était la messe, elle voulait être rendue dès l’aube. Elle baissa son grand voile noir sur ses yeux, jeta sur ses épaules un manteau de deuil, prit un livre et sortit.

Le sentier qui descendait du château était embaumé. Les bruyères les plus fines poussaient sur les deux rampes et étalaient aux clartés roses de l’aurore leurs fleurs délicates. Du milieu de tous les haies, s’enfuyaient en chantant les oiseaux éveillés par la jeune fille. Au bas de la côte brillait le lac sur lequel régnait encore une légère vapeur amassée pendant la nuit. Bientôt le soleil émergea au-dessus de l’horizon, et Ellen salua en son cœur le bel astre qui la trouvait debout et fidèle à Dieu.

Quand la jeune fille fut sur la rive, elle chercha comment elle pourrait traverser le lac et ses yeux errèrent avec inquiétude à droite et à gauche. Heureusement un paysan qui passait, la voyant embarrassée, s’arrêta un instant, et ôtant sa casquette, lui dit :

“Si vous êtes du château, prenez le bateau de sir Glengarry, mademoiselle.

—Où est-il ? dit Ellen qui voyait plusieurs barques sur la rive outre la gondole vénitienne qui les avait amenés.

—Le petit, à droite, mademoiselle, le *Star*, qui est amarré tout près.

—Merci,” dit Ellen, qui sauta dans la barque.

Elle n’était pas inquiète de se diriger à travers le lac, car bien souvent en Irlande, elle avait appris avec les pêcheurs à se servir des avirons et même des voiles : elle prit les rames et s’en alla doucement sur l’eau.

La brise était fraîche, vive et pure, la barque tournait autour des îlots verts jetés ça et là comme de gros bouquets, les eaux étaient claires et limpides, et Ellen approchait rapidement du but. Arrivée sur l’autre rive, elle attacha son canot, releva sa longue jupe et grimpa sur un petit monticule pour chercher le clocher. Elle aperçut tout à coup entre deux montagnes une humble petite flèche : elle se dirigea de ce côté, et atteignit bientôt une chapelle posée au pied d’une colline.

Ellen crut revoir l'Irlande et il lui sembla, en entrant dans l'église, qu'elle mettait de nouveau le pied sur le sol de la patrie.

Quand elle franchit le seuil, il n'y avait encore sur les bancs que quelques enfants pauvres, deux ou trois vieilles femmes, puis, agenouillé sur un prie-Dieu et la tête dans ses mains, un jeune homme d'aspect étranger. Ellen fixa un instant sur lui un regard étonné, mais elle ne s'y arrêta pas et prit une place de l'autre côté. Quelques familles restées fidèles à la foi de Marie Stuart, quelques montagnards, quelques étrangers arrivèrent ensuite, et le prêtre monta à l'autel. L'inconnu se leva alors. C'était un Français qui portait le charmant costume d'enseigne de vaisseau et dont le navire, en tournée d'exploration, stationnait à Glasgow. Il regarda tout autour de lui et ses yeux s'arrêtèrent sur Ellen avec admiration ; mais il les détourna vivement, et la messe commença. Elle était célébrée par un vieux prêtre à l'air doux et bon, une auréole de cheveux blancs entourait sa tête, il avait les mouvements lents et bien des rides sur le front. Ellen se sentait heureuse d'être entourée de cœurs qui avaient la même foi que le sien et priait avec ferveur.

Quand la messe fut finie, elle se leva et sortit, simplement, avec calme. Au bas de l'église, elle se trouva en face du jeune étranger. Son voile était relevé, il l'aperçut, frémit légèrement, puis, sans plus réfléchir, il trempa le bout de ses doigts dans l'eau bénite et les lui tendit.

La jeune fille hésita un instant, rougit et avança sa main fine, gantée de noir. Au sortir de la chapelle, elle baissa son voile et se dirigea rapidement vers la rive. Le spectacle était bien changé ; une fête se préparait au village situé derrière les montagnes : une grande prairie avait été abandonnée pour cet usage, et on y avait dressé une estrade. Dans l'intérieur du champ, un grand cercle fermé par des cordes marquait l'enceinte des jeux et des luttes, et une foule d'Écossais dans leur brillant costume se promenaient alentours ; leurs ceintures à gros glands de poils de chèvre pendaient sur le devant de leur jupe, ils portaient leurs toques sur l'oreille, et la broche qui retenait leur plaid étincelait sous les feux du soleil. Les joueurs de biniou donnèrent le signal, et les équipages amenèrent bientôt de tous côtés la société écossaise qui, restant dans les voitures, vint faire la haie autour du cercle. Des lutteurs et des sauteurs commencèrent à jouer. Le programme annonçait encore des courses, des jeux d'épée, mais Ellen n'avait nulle envie de rester là. Elle se fraya un passage au milieu de la foule qui mon-

tait à la prairie, et ce fut avec peine qu'elle arriva sur la rive du lac.

Quel ne fut pas son étonnement quand elle vit le *Star* s'éloignant du côté du château monté par des domestiques qui étaient venus de l'autre bord !

Ellen eut un moment de frayeur en regardant le canot qui disparaissait, et cette frayeur se traduisit par quelque mouvement involontaire. Aussitôt le jeune Français s'approcha d'elle et la salua respectueusement en découvrant un front large et haut, au-dessous duquel s'ouvraient deux yeux d'un bleu sombre, du bleu de mer. Il souriait en regardant Ellen, et son sourire d'un charme particulier, brillait sur des dents blanches et admirablement rangées.

“ Mademoiselle, dit-il, vous semblez hésiter, ne pourrais-je pas vous être utile ? ”

Ellen comprenait fort bien le Français et le parlait elle-même avec aisance. La demande du jeune homme était formulée sur un ton tellement doux et respectueux, qu'elle ne songea pas à s'en blesser. Il y a, d'ailleurs, comme chacun le sait, de secrètes affinités de race entre les Français de l'Ouest et les Irlandais.

“ J'étais venue dans ce bateau qui s'éloigne, répondit-elle, et j'espérais retourner de la même façon sur l'autre rive. Mais il est loin déjà et je n'en vois pas d'autre.

— Qu'à cela me tienne, mademoiselle ! reprit l'étranger ; si vous voulez le permettre, je vais appeler les deux Bretons que j'ai amenés de mon navire l'*Espérance*, et qui m'attendent dans ce creux de montagne : ils vous conduiront sur l'autre rive et viendront me reprendre ensuite. Vous pouvez vous fier à eux, mademoiselle, ce sont de braves marins.”

Ellen, dont l'embarras était grand, jeta un dernier regard vers le *Star* qui disparaissait entre les îles ; puis elle ramena ses yeux sur le jeune homme qui, debout devant elle, attendait une réponse. La nécessité l'obligea enfin à prendre parti :

“ Je vous remercie, monsieur, dit-elle, j'accepterai votre offre avec reconnaissance.”

L'inconnu s'inclina vivement et comme avec joie, et fit signe à sa barque d'approcher.

Ellen vit venir à elle deux vieux marins à figure franche et rude : elle pensa aussitôt à la catholique Bretagne dont sa mère lui avait si souvent parlé, et entra tranquillement dans le canot où elle s'assit,

tandis qu'à la dérobée, l'officier français cueillait une bruyère à la place qu'elle venait de quitter.

Sur un nouveau signe de leur chef, les deux marins de l'*Espérance* enfoncèrent leurs rames dans l'eau du lac avec cette régularité calme qui n'appartient qu'aux matelots exercés.

Bercée par le doux mouvement de la barque, Ellen laissait flotter ses pensées : derrière elle le bruit de la fête s'éteignait peu à peu, à mesure qu'elle s'écartait de la rive, et elle revoyait, comme en un songe, la petite chapelle isolée, le vieux prêtre, les paysans fidèles à leur foi et aussi ce jeune homme si pieux et si charmant qu'elle ne reverrait sans doute jamais.

A ce souvenir, Ellen se reprocha d'avoir montré trop de froideur et de n'avoir pas assez témoigné sa reconnaissance envers celui qui, si simplement, l'avait tirée de son anxiété. Et comme la barque tournait à la pointe d'une île, la jeune fille se retourna à demi presque à son insu.

Debout sur une roche, sa casquette d'officier à la main, l'inconnu se tenait immobile, les yeux fixés sur elle.

Sans trop savoir pourquoi, Ellen rougit encore et détourna la tête. Un instant après, la jeune fille était sur l'autre bord et les deux Bretons faisaient force de rames pour rejoindre leur chef.

Ellen n'eut que le temps de secouer la poussière de sa robe et elle descendit déjeuner. Sir Glengarry l'attendait. En voyant apparaître sa nièce il eut un mauvais sourire.

— Ah ! vous voilà ! vous n'avez pas été à la petite chapelle, je vois qu'il y a des accommodements avec le ciel dans votre religion.

— Comment, mon oncle ! dit Ellen étonnée, je vous demande pardon, j'ai été à la messe.

— Ah ! vous y avez été, dit l'Écossais qui se sentit involontairement satisfait du courage d'Ellen, et par quel moyen ?

— J'ai pris le *Star*, mon oncle.

— Vous êtes allée seule ?

— Oui.

— Et revenu de même ?

La jeune fille rougit légèrement ; sir Glengarry la regarda :

— Oui, mon oncle, répondit-elle.

(A suivre.)

GARCIA MORENO

(Suite.)

§ 6. Garcia Moreno Président.

(1860-1861.)

On s'était heureusement débarrassé du pouvoir révolutionnaire ; mais comment restaurer l'édifice social ébranlé jusque dans ses fondements ? Avec un peuple souverain et des chambres omnipotentes, un chef d'État arrachera-t-il jamais son pays à l'odieuse marâtre de 1789 pour le prosterner aux pieds de sa vraie mère, l'Église !

Le faible Équateur surtout ne pourrait accepter la direction de l'Église sans soulever des tempêtes dans les Républiques voisines, à la Nouvelle-Grenade et au Pérou.

La première chose à faire c'était, pour Garcia Moreno, d'obtenir par son influence personnelle une assemblée de représentants conservateurs et catholiques. La masse du peuple étant bonne, Garcia Moreno s'appuya sur lui et, malgré l'exaspération des faux démocrates, libella ainsi le décret de convocation aux urnes : " L'élection aura pour base le chiffre de la population. Toute fraction de vingt mille habitants nommera un député. L'élection sera directe, et le suffrage universel. Est électeur tout citoyen de vingt-et-un ans, sachant lire et écrire."

Investi par le peuple du pouvoir souverain afin de sauver la patrie agonisante, Garcia Moreno usait d'un droit strict en adoptant le moyen le plus apte à procurer le bien du pays. Les amis secrets du régime déchu ne partageaient pas son avis, cela va sans dire ; mais avait-il conquis le pouvoir pour leur plaire et les remettre au pinacle ? D'ailleurs, n'appliquait-il pas le principe fondamental du droit constitutionnel républicain, et comment des démocrates osaient-ils invectiver contre un décret si flatteur pour le peuple souverain, leur idole ?

Ils invectivaient cependant, et même sans se donner la peine de dissimuler une colère qui prêtait à rire. Malgré leurs vaines déclamations, le peuple se rendit aux urnes avec allégresse, heureux de donner des collaborateurs au grand homme qui venait de le sauver. La victoire des conservateurs aussi complète que possible, remplit d'espoir tous les cœurs sincèrement dévoués à la République.

Pour se venger de son échec, l'opposition démocratique eut recours à ses moyens ordinaires ; la sédition et le poignard. Quelques jours après les élections, on découvrit le fil d'une conspiration contre le gouvernement.

Sur ces entrefaites s'ouvrit la Convention, où Garcia Moreno rencontra des dissentiments plus inquiétants pour ses grands projets que les conspirations des irréconciliables. Les députés s'entendaient tous pour acclamer Garcia Moreno ; mais, à part ce trait d'union, jamais éléments plus hétérogènes n'avaient figuré dans un parlement.

Garcia Moreno désirait ardemment doter l'Équateur d'une constitution catholique ; mais, au lieu de heurter des législateurs incapables de le comprendre, il crut mieux faire d'ajourner à des temps meilleurs l'exécution complète de ses plans, et se borna, pour le présent, à écarter toute disposition de nature à paralyser l'action de l'Église.

Malgré les ridicules déclamations de quelques têtes mal équilibrées sur la liberté de conscience, l'article du projet de constitution déclarant la religion catholique Religion de l'État, fut maintenu. Dans les délibérations relatives aux rapports de l'Église et de l'État, Garcia Moreno réussit même à briser quelques entraves qui gênaient plus ou moins l'action du clergé.

Une autre question vitale vint alors passionner les esprits. L'Équateur conserverait-il sa forme unitaire, ou se morcellerait-il en petits États indépendants, reliés entre eux par un lien fédératif, comme les États-Unis ou les Cantons suisses.

Il n'était pas difficile de montrer aux novices clairvoyants que le fractionnement de l'Équateur en plusieurs États, établirait, entre eux, un antagonisme détestable. Garcia Moreno s'opposa énergiquement à la division ; après des débats très orageux, la majorité se rallia au système unitaire.

La Convention n'avait plus qu'à délibérer sur les droits constitutionnels du pouvoir exécutif, question brûlante au lendemain d'une insurrection contre la tyrannie.

Garcia Moreno se contenta de demander pour le pouvoir une dou-

ble garantie contre les menées des radicaux ; d'abord la ratification de la réforme électorale, et ensuite la scission en deux parties de la province de Guayaquil, afin de soustraire la plaine à l'influence désastreuse de la cité. On lui accorda ces deux points, et l'ensemble de la constitution fut voté.

L'Assemblée mit alors à l'ordre du jour l'élection du président. Elle avait décrété que, pour l'avenir, le suffrage universel nommerait le chef de l'État, mais en se réservant l'élection actuelle. A l'unanimité des voix et sans débats, Garcia Moreno fut élevé à la présidence de la République. Sauf les Urbinistes, qui frémirent de rage, le peuple répondit au choix des députés par d'unanimes applaudissements.

Garcia Moreno refusa d'abord le mandat qu'on lui offrait. Il finit cependant par céder aux instances de ses amis qui, voyant en lui le seul homme capable de régénérer la nation, firent appel à sa conscience et à son dévouement. Du reste, pour lui prouver leur bonne volonté, les représentants votèrent, sous son impulsion, plusieurs lois organiques dont ils n'apprécièrent peut-être pas toute la portée. Somme toute, malgré les dispositions peu favorables de la Convention, Garcia Moreno avait écarté tout projet de loi contraire aux intérêts de l'Église et de l'État, et obtenu un blanc-seing pour opérer les réformes qu'il jugerait nécessaires ; c'était, pour ses débuts, un assez beau succès.

§ 7. Réformes (1861.)

Garcia Moreno se mit immédiatement à son œuvre de réformateur, vrai nettoyage des étables d'Augias dans un pays où la Révolution s'était installée durant un quart de siècle. Son premier soin fut de s'associer un personnel administratif irréprochable, laborieux, dévoué corps et âme à la réalisation de ses gigantesques desseins. Le département des finances exerça surtout le zèle et l'attention du réformateur. Pour se procurer des ressources, un gouvernement malhonnête pouvait avoir recours à brigandages de prétoriens aux abois ; mais comment subsister dans un pays écrasé sous le poids de taxes exorbitantes et où tout emprunt devenait impossible. Garcia Moreno résolut le problème par des moyens qui, malgré leur simplicité, dépassent cependant les capacités de nos plus illustres financiers.

En attendant qu'une administration sage et progressive le mît à même de multiplier les sources de revenus, il établit une stricte éco-

nomie dans les dépenses. Une autre méthode, tout aussi primitive, de grossir son trésor, fut de réformer complètement l'administration financière.

Afin de régulariser les livres des comptes, il se condamna à l'ingrat et pénible travail d'une vérification générale de toutes les dettes contractées par l'État depuis l'origine de la République. Vint ensuite le tour des agioteurs qui achetaient au rabais les créances arriérées des employés civils, pour en trafiquer avec les agents du fisc. Il fit rendre gorge aux coupables et destitua les fonctionnaires qui se prêtaient à ces honteuses spéculations sur la misère publique.

Une réforme non moins urgente, celle de l'armée, s'imposait au nouveau président. La République se mourait de militarisme. Il se mit à l'œuvre sans délai, édicta des règlements très sévères contre les sorties nocturnes, le brigandage et fit jeter en prison tous les récalcitrants, officiers ou soldats.

Enfin en possession de ce triple élément d'action : un personnel dévoué, des ressources financières assurées, une force militaire suffisamment disciplinée pour maintenir la paix à l'intérieur, il jeta immédiatement les bases de cette civilisation chrétienne dont il voulait doter son pays, et qu'il regardait, à bon droit, comme la condition essentielle du véritable progrès matériel, intellectuel et moral.

Pour réussir dans son œuvre, l'homme de la contre-révolution devait réformer le fondement de toute régénération, l'instruction de la jeunesse. Dès 1861, il fit appel au dévouement des congrégations françaises, où l'on trouve toujours, disait-il, des ouvriers et des ouvrières pour travailler sous tous les climats à la vigne du Christ. Des colonies de frères des Écoles chrétiennes, de dames du Sacré-Cœur, de sœurs de Charité, établirent dans tous les grands centres des écoles primaires et des pensionnats. Les jésuites, qu'il avait autrefois ramenés dans la capitale et défendus avec tant de courage, furent appelés et installés à Quito dans leur antique maison de Saint-Louis, puis dans un établissement d'instruction secondaire, d'où sortirent bientôt des essais de professeurs pour fonder les collèges de Guayaquil et de Cuença. La direction des hôpitaux fut confiée aux sœurs de Charité, et celle des prisons à des hommes spéciaux que le président sut animer de son esprit.

En même temps, ce que les Incas, ni les Espagnols, ni les progressistes de la Révolution n'avaient osé concevoir, le président l'exécuta. Il s'agissait de construire un immense réseau de voies

carrossables à travers l'Équateur afin de relier les villes entre elles et le plateau des Cordillères aux postes du Pacifique. Ou traita ce projet d'utopie, de rêve absurde : Garcia Moreno laissa clabauder routiniers et gens à courte vue, et se mit résolument à l'œuvre, au mépris des vaines déclamations et des mille obstacles que lui suscitèrent la paresse, l'égoïsme et la cupidité.

§ 8. *Le Concordat (1862).*

Garcia Moreno, chrétien, gémissait de voir l'Église, la reine du monde, courbée comme une esclave aux pieds du pouvoir civil ; homme d'État, il comptait sur cette divine institutrice des peuples pour régénérer son pays ; mais comment pouvait-elle remplir sa mission, si on ne la relevait de son impuissance et de son abjection ? Il résolut de briser des chaînes qui semblaient rivées pour jamais ; il demanda à conclure un concordat avec le saint-siège.

Son premier soin fut de chercher un négociateur bien intentionné. Il choisit un prêtre, jeune encore, mais dont il avait pu apprécier les idées saines aussi bien que les intentions droites : Don Ignacio Ordenez, alors archidiacre de Cuença.

Le grand homme d'État donna à son mandataire cette instruction sublime dans sa simplicité : " Je veux la liberté complète de l'Église et la réforme complète aussi du clergé séculier et régulier. La demande au souverain pontife de nous envoyer un nonce muni de pouvoirs suffisants pour imposer la réforme à tous." Après six mois de discussions, le projet de concordat fut signé, le 26 septembre 1862, par le cardinal Antonelli, ministre d'État, et par Don Ignacio Ordenez, plénipotentiaire de l'Équateur.

Les articles du concordat une fois déterminés, l'échange définitif des signatures devait avoir lieu à Quito. Pie IX y envoya un délégué apostolique pour représenter le saint-siège. Ce prélat, Mgr Tavarni, était porteur d'une lettre autographe de Sa Sainteté. Pie IX y félicitait Garcia Moreno de sa piété profonde envers le saint-siège, de son zèle ardent pour les intérêts de l'Église, et l'exhortait à favoriser de toutes ses forces la pleine liberté de cette épouse du Christ, ainsi que la diffusion de ses divins enseignements sur lesquels reposent la paix et la félicité des peuples.

Garcia Moreno aimait Pie IX, le bon, mais aussi le vaillant Pie IX, alors aux prises avec les Garibaldi et les Cavour. En recevant son ambassadeur, il ne put s'empêcher d'exprimer l'indignation qui

bouillonnait au fond de son âme contre les odieux persécuteurs d'un père si tendre et si dévoué " Je vous prie, dit-il, de transmettre au Saint-Père nos sentiments de reconnaissance, et de lui faire savoir que, nous, Équatoriens catholiques de cœur et d'âme, ne sommes ni ne pouvons être insensibles aux attaques dirigées contre le saint-siège et sa souveraineté temporelle ; cette indispensable condition de sa liberté et de son indépendance, aussi bien que du repos et de la civilisation du monde."

Le 22 avril 1863, le concordat fut solennellement promulgué dans la capitale et dans toutes les villes de l'Équateur. A Quito, la cérémonie fut célébrée dans l'église métropolitaine avec une pompe digne de ce grand événement historique. Après la messe pontificale, le président et le délégué, entourés de toutes les autorités civiles et militaires, procédèrent à l'échange des signatures, et lecture fut donnée au peuple des articles du concordat. Alors, au chant du *Te Deum*, au bruit des salves d'artillerie, on arbora le drapeau de l'Équateur et la bannière pontificale, dont les couleurs en s'unissant symbolisèrent, aux yeux de tous, l'union qui existait désormais entre l'Église et l'État.

§ 9. *Violente réaction* (1863).

Il y avait à peine deux ans que Garcia Moreno exerçait le pouvoir, et, s'il avait pour lui le peuple catholique, il pouvait se vanter d'être pour tous les révolutionnaires, libéraux et radicaux, l'homme le plus impopulaire et le plus exécré de l'Équateur.

La ligue, qui complotait le renversement de Garcia Moreno, avait pour chef ce misérable Urbina, ignominieusement chassé du territoire trois années auparavant. A l'Équateur il comptait sur tous les démocrates initiés à la franc-maçonnerie ; il n'hésita pas non plus à réclamer l'appui du Pérou et de la Nouvelle-Grenade, ces deux mauvais larrons placés à droite et à gauche de l'Équateur pour le dépouiller quand l'occasion s'en présenterait.

Castilla fut trop heureux de saisir une si bonne occasion pour renouveler ses prétentions à une portion du territoire de l'Équateur. Il commença par ouvrir les bras à tous les conspirateurs en quête d'un refuge à l'étranger. Muni de son autorisation, en octobre 1862, Urbina put équiper un vaisseau dans le port de Callao pour tenter une descente sur un point quelconque de l'Équateur et insurger le pays. Mais à peine arrivait-il au petit port de Payta, à

bord de la *Nueva Granada* baptisée d'un faux nom et couverte du pavillon chilien, que déjà le président l'avait découvert sous son masque et le signalait, lui, Roblez et ses autres complices comme des pirates dignes du dernier châtement.

Sur ces entrefaites le mandat de Castilla expira ; il fut remplacé au fauteuil par le brave général San-Roman, qui se hâta de nouer avec l'Équateur d'amicales et pacifiques relations.

Les révolutionnaires n'avaient donc plus rien à attendre de ce côté. Ils se tournèrent vers l'autre larron, c'est-à-dire vers Mosquera, le nouveau président de la Nouvelle-Grenade. Ce dernier, ennemi acharné de l'Église, ne rêvait rien moins que d'englober sous le nom d'États-Unis du Sud les trois Républiques, Nouvelle-Grenade, Vénézuëla et Équateur, qui, sous Bolivar, avaient formé la grande Colombie. Son but avoué était d'anéantir, dans ce vaste territoire, le règne du Christ et de son Église. Aussi tous les révolutionnaires avaient-ils salué son avènement par des transports de joie. Dans sa lutte à outrance contre Garcia Moreno, Urbina s'empessa de recourir à l'intervention de ce grand libérateur.

Mosquera encouragea de son mieux l'opposition contre Garcia Moreno, et, tout en travaillant à affermir son propre pouvoir, n'omit rien pour activer de plus en plus les passions révolutionnaires chez ses voisins ; quand il crut le moment opportun pour pêcher en eau trouble, il écrivit à "son bon et très cher ami" le président de l'Équateur, que "désirant donner une preuve de son estime pour la nation équatorienne, l'ancienne alliée de la Colombie, il avait pris la résolution de transférer le siège de son gouvernement sur les frontières du sud, afin de pouvoir conférer avec le président de l'Équateur sur les intérêts de leurs pays respectifs, négocier de nouveaux traités et ainsi raffermir l'avenir de deux peuples, qui, divisés de nationalités, n'en fissent qu'un par le cœur."

Cette démarche singulière, mais significative, fit comprendre à Garcia Moreno qu'il fallait parler clair et couper court aux prétentions du despote. Il fit une réponse polie, mais ferme, qui se terminait par ces mots : "L'Équateur a confié ses destins et son avenir à des institutions différentes des vôtres, institutions trop chères au peuple et à ses représentants pour qu'ils les sacrifient jamais. La constitution qui nous régit, nos convictions personnelles et l'opinion générale du pays nous commandent impérieusement de rester ce que nous sommes."

Entre ces deux chefs, dont l'un avait juré d'annexer l'Équateur à

ses États, et l'autre de mourir mille fois plutôt que de céder un pouce de son territoire, la guerre devenait inévitable. Au fond, Mosquera n'attendait qu'une occasion favorable pour entrer en campagne et comptait sur les secours des révolutionnaires de l'Équateur.

§ 10. *Le Congrès de 1863.*

L'orage grondait depuis quelque temps déjà ; les journaux de l'Équateur, vendus à la secte, se répandaient en injures contre le gouvernement à propos de tout et à propos de rien. Mais le concordat surtout était le thème favori de leurs diatribes, et comme les classes dirigeantes n'étaient nullement guéries du vieux levain de l'omnipotence de l'État, les électeurs en vinrent à regarder ce malheureux concordat comme une vraie calamité publique, une boîte de Pandore que, dans l'intérêt même de Garcia Moreno, il fallait au plus vite écarter de l'Équateur ; aussi envoyèrent ils au Congrès une grande majorité d'anticoncordataires, la plupart ennemis acharnés du président. Parmi eux, se distinguait Antonio Borrero, jusqu'alors son ami dévoué, mais désormais son adversaire déclaré.

Garcia Moreno, décidé à lutter contre les prétentions du Congrès, résolut de donner sa démission plutôt que de laisser entamer un traité qu'il regardait, à bon droit, comme le salut du pays. Son message aux deux Chambres, très net et très ferme, avait le caractère d'un vrai ultimatum.

Ce message fut accueilli plus que froidement par les Chambres. La démission n'aurait pas trop déplu à la majorité sans les craintes que leur inspirait l'attitude de Mosquera. De son côté, entre Mosquera et le Congrès, Garcia Moreno se trouvait dans un embarras extrême. Il ne pouvait démissionner sans trahison en face d'un envahisseur, ni combattre l'envahisseur sans sacrifier le concordat aux exigences du Congrès. Pour en finir avec cette question épineuse ; il réunit les chefs de l'opposition, et leur demanda de lui présenter leur loi de réforme ; il n'ajoute pas, cependant, qu'il se réservait d'opposer son veto à l'exécution de leur loi, s'ils osaient attenter aux droits de l'Église.

Les députés ne firent qu'une bouchée des articles du concordat, puis s'occupèrent des prétentions de Mosquera. Plus tard, alors que le Congrès clôturait ses sessions, le président annonça que, selon son droit, il refusait l'*Exequatur* à la loi de réforme, comme absolument contraire aux droits imprescriptibles de l'Église. Six mois après,

dans une réunion extraordinaire du Congrès, les passions étant calmées, il justifia sa conduite ; et les représentants, délibérant à froid, convinrent qu'il avait raison.

Ainsi fut sauvé le concordat ; ainsi l'invincible énergie d'un vrai chef d'État triompha des passions de la multitude et l'Équateur, pour le moment, fut sauvé d'un abîme.

§ 11. *L'excommunié Mosquera (1863).*

Mosquera se voyant déjoué jeta le masque ; il venait de bannir son propre frère, le vénérable archevêque de Bogota, et Pie IX, qui avait déjà dit de lui, en pleurant : " Mosquera marche à grands pas vers l'enfer ouvert pour le recevoir," avait fini par l'excommunier. Le 15 août, il lança une proclamation pour la délivrance de l'Équateur.

Entre la liberté prêchée par ce misérable et la liberté des enfants de Dieu, telle que l'entendait Garcia Moreno, le peuple catholique de l'Équateur ne pouvait hésiter. Aussitôt que parut la proclamation de Mosquera, de toutes parts vinrent des protestations contre l'invasion qui se préparait, et des offres de coopération dans la lutte qu'il faudrait soutenir pour l'indépendance de la patrie.

Les deux Chambres se réunirent en Congrès et déclarèrent s'accorder avec le président " pour repousser toute idée d'union à la Colombie, union contraire à la volonté du peuple comme aux institutions religieuses de l'Équateur." Le langage de Garcia Moreno fut encore plus ferme : " A ceux qui veulent anéantir son indépendance, souiller son honneur et détruire sa religion, l'Équateur répond en se levant comme un seul homme, non pour attaquer, mais pour se défendre. . . . Plutôt que de subir le déshonneur, il préférerait disparaître sous les flots ou sous les laves enflammées de ses volcans."

A ces nouvelles, Mosquera devint furieux. Sans déclaration de guerre, il afficha la rupture à Pasto, prohiba tout commerce avec l'Équateur, et vomit un torrent d'injures contre le gouvernement de Garcia Moreno. C'est alors que Florès franchit la frontière avec 6000 hommes, non pour faire la guerre à Mosquera, mais pour forcer Mosquera à laisser l'Équateur en paix.

La rencontre eut lieu à Cuaspud, et malgré la trahison de ses espions, Florès se voyait déjà maître des champs de bataille, lorsqu'une panique indéfinissable s'empara du corps de réserve équatorien ; là, aussi, la trahison portait ses fruits. Vainqueur d'abord, Florès dut se retirer vaincu et blessé. . . .

La nouvelle de cette défaite répandit la consternation dans tout l'Équateur. Garcia Morena seul ne se laissa point abattre. Il fit un appel chaleureux à la nation et, d'un bout de l'Équateur à l'autre, on lui répondit en courant aux armes.

A la vue de ce soulèvement en masse, Mosquera hésita un instant ; il conclut même un armistice avec Florès ; mais ce fut pour le mieux tromper et avoir le temps de faire révolutionner le pays par ses émissaires. De fait, le 28 décembre, un groupe d'Urbinistes rédigeèrent contre Garcia Moreno un *pronunciamento* en règle, déclaraient le gouvernement déchu, Urbina chef suprême ; et s'appuyaient pour faire triompher leur cause " sur l'épée victorieuse du vaillant Mosquera, le plus illustre des fils de Bolivar."

Heureusement le peuple était attaché à son chef par le fond de l'âme. Dans toutes les localités où les conspirateurs se présentèrent pour faire signer leur détestable factum, on les reçut avec indignation. Enfin chassés de partout, ils tombèrent dans les mains du gouvernement qui les livra aux juges.

Déçu de ce côté, Mosquera prit son parti en brave. Le 30 décembre, il signa sans conditions, à Pinsaqui, un traité qui stipula le rétablissement de la paix et de l'amitié entre les deux pays. Il continua ensuite d'emprisonner et de fusiller ses adversaires de la Nouvelle-Grenade, et finalement réduisit son pays à un tel état de servitude, que les malheureux Colombiens, quelques années plus tard, se jetèrent sur cette bête féroce et le condamnèrent à l'exil.

§ 12. *Un contre tous* (1864).

Au commencement de 1864, sous la pression des rudes épreuves par lesquelles il venait de passer, Garcia Moreno se demanda s'il lui était humainement possible de continuer la lutte contre toutes les forces révolutionnaires de l'intérieur et de l'étranger. Il manifesta même son dessein bien arrêté de rentrer dans la vie privée ; mais cette nouvelle excita dans le peuple une telle explosion de supplications et de larmes, qu'il dût abandonner ce projet.

Ce dénouement exaspéra le parti révolutionnaire à qui il ne restait plus, pour abattre le président, que le poignard du sicaire. Le 22 juin, au signal donné par leurs complices du Pérou, les conspirateurs complotaient à Quito un assassinat en règle contre la personne de Garcia Moreno. Rien ne fut épargné pour assurer le succès.

Le jour de l'exécution, les conjurés se réunirent pour concerter

les dernières mesures à prendre. A ce moment-là même, un de leurs amis, qu'une imprudente confiance avait mis au courant du fatal secret, vaincu par ses remords, révélait au président tous les détails de la conspiration. Quelques moments après les coupables furent saisis dans leur repaire et jetés en prison. Garcia Moreno les exila au Brésil.

A dater de ce moment l'Équateur fut assailli de tous côtés par une vraie bande infernale. Le 21 juillet, une compagnie de pirates, équipés par Urbina aux frais du Pérou, se jeta sur la paroisse de Manabi pour l'insurger et la piller.

Dix jours après, la province d'Assuay devenait le théâtre d'un mouvement insurrectionnel. En même temps, on apprenait que d'autres séides d'Urbina enrôlaient des bandes de flibustiers dans les provinces méridionales de la Nouvelle-Grenade pour envahir le district d'Ibarra. Enfin, le 24 août, les vaisseaux d'Urbina, équipés par le Pérou, sortaient du petit port de Payta et débarquaient des centaines de soldats sur divers points de la côte, notamment à Machala et Santa Rosa.

Au milieu de cette horrible tempête, Garcia Moreno, impassible comme le roc battu par les flots, levait des troupes, organisait la défense, donnait des ordres aux généraux, en un mot pourvoyait à tout. Des bataillons, expédiés de Guayaquil sur Machala, avaient ordre de s'emparer par tous les moyens possibles du traître Urbina, afin de lui faire expier sur l'échafaud la longue suite de ses forfaits. Mais déjà ce foudre de guerre, à l'approche des troupes, avait passé avec ses complices la frontière du Pérou. Tous les efforts des autres bandes furent anéantis par là-même, et Garcia Moreno parcourut tranquillement les provinces envahies, félicitant les populations de leur courageuse fidélité, distribuant des récompenses à ceux qui avaient vaillamment combattu, mais châtiant sans pitié les auteurs des désordres.

Ainsi se termina cette lutte de quatre années, soutenue par un seul homme contre les révolutionnaires de son pays, deux armées étrangères pour les appuyer, et l'Amérique entière pour les acclamer. Le concordat était implanté, les réformes sociales en voie d'exécution, les progrès matériels en plein développement. En cherchant Dieu et la justice, Garcia Moreno avait prévalu contre tous.

§ 13. *Le combat de Jambeli. (1865).*

L'année 1865 était l'année fatidique de l'élection présidentielle. L'homme de génie, que la Révolution avait inutilement tenté d'abattre ou d'assassiner, allait enfin mourir de sa belle mort. Ainsi le voulait la stupide égalité républicaine, qui ne confiait le pouvoir que pour quatre ans et sans faculté de réélection.

Par cela même que les révolutionnaires hâtaient de leurs vœux la période électorale, Garcia Moreno ne la voyait pas arriver sans inquiétude. Et toutefois, il quittait avec joie un pouvoir qu'il n'avait jamais convoité, et qui n'était qu'une charge onéreuse.

Garcia Moreno ne pensait pas que le gouvernement doit se croiser les bras et rester muet pendant la période électorale, tandis que ses ennemis, à coups de mensonges et de calomnies, battent en brèche tout candidat honnête. Appuyé sur ces principes, il proposa au choix des électeurs D. Jeronimo Carrion, ami de l'ordre et du travail, irréconciliable ennemi des anarchistes et capable par sa fermeté de défendre le pays contre leurs entreprises. Les conservateurs se rallièrent à cette candidature.

L'opposition se divisa entre Pedro Carbo, l'homme des radicaux, et Gomez de la Torre, candidat du parti libéral, tous deux ornés des qualités requises pour perdre le pays le mieux organisé, à plus forte raison, une République volcanisée comme celle de l'Équateur.

L'élection eut lieu le 15 mai. Le candidat du gouvernement obtint 23,000 suffrages, tandis que le libéral Gomez de la Torre, aidé de tous les radicaux (Carbo s'étant retiré), n'en put conquérir que 8,000. C'était une nouvelle victoire pour Garcia Moreno, car la lutte avait uniquement porté sur la politique qu'il avait suivie.

On ne peut se figurer le désespoir de l'opposition à cette échec qui déconcertait tous ses plans pour l'avenir. Les frères et amis reçurent donc l'ordre d'exécuter sur le champ un audacieux coup de main concerté entre les réfugiés de Lima et leurs complices de Guayaquil.

Le 31 mai, vers le soir, une cinquantaine d'Urbinistes s'emparent du navire marchand *Washington*, ancré sur une petite île du fleuve Guayas. Suivant doucement le cours du fleuve jusqu'à Guayaquil, les fibustiers surprenent, au milieu de la nuit obscure, le vapeur *Guayas*, l'unique vaisseau de guerre de l'Équateur et gagnent la haute mer avec leur proie.

Trois jours après, un courrier apprit à Garcia Moreno que le *Washington* et le *Guayas* en compagnie d'un troisième vaisseau, le *Bernardino*, mouillaient dans la rade de Jambeli, à sept lieues de Guayaquil, et qu'Urbina, à la tête de plusieurs centaines d'hommes, commandait l'expédition.

Pour vaincre, il ne restait à l'héroïque président que son génie, son courage et sa confiance en Dieu. Prompt comme l'éclair, en un instant sa résolution fut prise et son plan de campagne arrêté. En trois jours, il parcourut une route de 80 lieues et tomba comme la foudre au milieu de ses ennemis ébahis.

Aussitôt la terreur s'empara des révolutionnaires dans la cité comme dans les casernes, et la bruyante Guayaquil, après s'être démenée pendant huit jours comme un volcan en éruption, tomba soudain dans un marasme complet. Cependant, on se demandait comment s'y prendrait Garcia Moreno pour vaincre ces pirates, qui, de leurs vaisseaux, se moquaient, à bon droit, de ses soldats.

L'arrivée du vapeur anglais, *Talca*, qu'il attendait avec une impatience fébrile, révéla son idée; sans attendre les pirates et pour couper court aux mouvements insurrectionnels qu'ils allaient provoquer sur la côte, il se proposait d'aller les battre dans la rade de Jambeli, où stationnait leur flottille.

Aussitôt que le *Talca* fut entré dans le port, Garcia Moreno pria le consul anglais de le lui prêter pour l'armer en guerre et donner la chasse aux flibustiers. Comme cette requête paraissait conforme au droit des gens, le consul y acquiesça. En quelques jours le vaisseau se trouva armé de canons, de munitions, de haches et d'engins d'abordage. Deux cent cinquante hommes avec des officiers déterminés pour les commander, montèrent à bord avec Garcia Moreno. Quatorze heures plus tard, à huit heures du matin, le 26 juin, le *Talca* suivi du petit vapeur *Smyrk*, qui lui servait d'éclaircur se précipitait à pleine vapeur sur les flancs du *Guayas*, les soldats de Moreno s'élançant sur le vaisseau ennemi et massacrèrent les flibustiers qui leur tombent sous la main. Quarante-cinq seulement, échappés au carnage, furent transbordés sur le *Talca*.

On s'empara ensuite du *Bernardino* sans résistance, et déjà le *Smyrk* courait vers le *Washington* ancré dans une baie assez éloignée, lorsqu'on vit soldats, officiers et marins à la suite du vaillant Urbina, désertir le vaisseau et gagner les bois.

Le triomphe était complet et la flottille victorieuse rentra à Guayaquil au milieu des démonstrations de joie d'un peuple en dé-

lire. Mais la joie fut bien plus vive et le triomphe plus éclatant, lorsque Garcia Moreno rentra à Quito. Ses ennemis politiques eux-mêmes furent forcés de rendre hommage à son mérite et le Congrès, bien que composé en majorité de libéraux, décréta : “Vu son abnégation, ses sublimes efforts, ses héroïques sacrifices pour restituer à la République l'ordre et la paix, nous déclarons que le chef de l'État a bien mérité de la patrie.”

§ 14. *L'assassin Viteri. (1866).*

Le président Carrion débuta dans sa carrière présidentielle par un discours au congrès contre la Révolution. Il y développait un programme que Garcia Moreno eût signé ; mais pour l'appliquer avec suite et méthode, il fallait une volonté plus ferme que celle du président Carrion. Honnête homme et bon chrétien, doué de bon sens et d'une certaine habileté, il manquait de décision lorsqu'il s'agissait de prendre les moyens d'arriver au but. Dans son désir de rallier tous les partis, il s'entoura d'hommes de nuance libérale ; c'était conduire inévitablement le pays sur le bord d'un abîme.

Sur ces entrefaites tous les yeux s'étaient tournés vers le Chili, qui se débattait alors contre l'Espagne. L'Équateur était sur le point de prendre part à la lutte, et, de tous côtés, les patriotes désignaient au gouvernement Garcia Moreno pour prendre le commandement de l'armée.

Le président Carrion ne tint aucun compte de ces vœux, d'autant plus que les Espagnols se montraient disposés à la retraite ; mais les radicaux, exaspérés à la seule pensée que Garcia Moreno avait failli être chargé du commandement des troupes, mirent tout en œuvre pour le faire mettre en jugement.

Le gouvernement prit un moyen terme : il le nomma envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire au Chili, à l'effet de conclure avec cette République un traité de commerce et de navigation.

A cette nouvelle les révolutionnaires battirent des mains. Non-seulement le gouvernement se privait de son plus ferme appui, mais ce voyage au Chili leur fournissait l'occasion si longtemps cherchée de se débarrasser pour toujours de leur mortel ennemi.

Garcia Moreno devait s'embarquer à Guayaquil le 17 juin et relâcher quelque temps à Lima pour conférer avec le président Prado. De tous côtés on l'avertissait que ses ennemis l'assassineraient en

chemin. Pour lui, il savait par expérience tout ce qu'on peut attendre de ces chevaliers du crime, mais il appartenait à la race des braves qui se confient en Dieu et ne reculent jamais devant le danger.

Il partit donc au jour fixé. Le vapeur arriva à Callao le 2 juillet. Garcia Moreno prit immédiatement un train qui arriva au débarcadère de Lima vers midi. Au moment où il descendait du wagon un certain Viteri, parent d'Urbina, s'approcha subitement de lui et lui tira deux coups de revolver à la tête, avant qu'il eût le temps de faire un mouvement. Instinctivement il s'élança sur le meurtrier et lui saisit vivement le bras, ce qui fit dévier la troisième balle. Le sang coulait de deux blessures légères, l'une au front, l'autre à la main droite.

Le meurtrier fut garrotté à l'instant et jeté en prison. La culpabilité était évidente. Mais la justice franc-maçonne a des procédés qui étonneraient Caïphe lui-même. Le tribunal non-seulement acquitta l'assassin, mais déclara qu'il y avait lieu de poursuivre Garcia Moreno pour tentative de meurtre sur la personne de Viteri.

Cette honteuse prévarication des juges, plus encore que l'attentat lui-même, excita dans tout le public conservateur de Quito des sentiments d'indignation et de colère. Quant aux libéraux, même catholiques, tout en jetant les hauts cris contre l'assassin de Garcia Moreno, ils trouvaient l'occasion excellente pour récriminer contre la victime. "Ils étaient contraints, disaient-ils, d'avouer que cet homme, par ces scandaleux abus de pouvoir avait une grâce spéciale pour se faire abhorrer.

Malgré cela, ils n'auraient jamais cru qu'à l'Équateur on pût avoir recours au poignard pour se venger. Les faux bons hommes sont toujours les mêmes. C'est la faute du berger, si les loups continuent à manger les agneaux. Il les tracasse trop; que ne les prend-il par la douceur!!!

Trop grand pour relever l'indifférence des uns et l'insolence des autres, Garcia Moreno, guéri de ses blessures, reprit la mer pour se rendre au Chili. Il y fut reçu avec tous les égards dus à son mérite personnel ainsi qu'à la haute charge dont il était revêtu, et il réussit parfaitement dans sa mission. La société chrétienne se passionne pour cet homme de bien et ce chrétien héroïque. Plus tard lui aussi ne parlait jamais sans émotion de son voyage au Chili.

§ 15. *Chute du Président Carrion (1867).*

A son retour du Chili, Garcia Moreno passa quelques jours dans la capitale au milieu de ses amis, rendit compte au président de la mission qui lui avait été confiée, et se retira ensuite à Guayaquil, chez son frère Pablo, pour s'occuper de négoce avec lui. Sans fortune personnelle, et trop scrupuleux pour se faire des rentes au dépens du public, il ne lui restait d'autres ressources que de travailler pour vivre. D'ailleurs, avec la politique inconsistante du président Carrion, un homme de sa trempe n'avait plus rien à faire à Quito jusqu'au moment où l'on implorerait son secours pour arrêter la marée montante du radicalisme.

Depuis un an, les principes anarchiques, semés dans le pays par les clubs et les journaux de la secte, pervertissaient les esprits. Déjà le concordat était virtuellement aboli, et l'on conspirait à ciel ouvert contre la religion et contre l'État lui-même. Le gouvernement ayant eu la faiblesse de permettre la réorganisation de la *Société républicaine*, club anarchiste dissous deux ans auparavant par Garcia Moreno, on vit aussitôt apparaître quantité d'écrits insidieux qui pervertirent entièrement le sens moral du peuple. Il s'ensuivit que les élections donnèrent un résultat détestable ; le sénat surtout fut envahi par les fortes têtes du radicalisme. Toutefois le nom de Garcia Moreno sortit, lui aussi, triomphant des urnes.

Les Urbinistes exultaient non sans motif. Maîtres du parlement, n'étaient-ils pas maîtres du pays ? Sans courir les chances d'une émeute, ils arrivaient légalement au pouvoir. Les circonstances paraissaient d'ailleurs on ne peut plus favorables pour abattre le président Carrion : Mosquera venait de se réinstaller à Bogota en qualité de dictateur.

Cependant la présence de Garcia Moreno au sénat compromettait singulièrement le triomphe des radicaux. Par son influence sur le peuple, sur les députés, sur certains ministres, il était de force, en cas de crise, à ruiner tous leurs plans. Ils résolurent d'invalider son élection, et ils le firent en foulant aux pieds toute légalité ; puis le sénat mit en accusation le président Carrion.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

La cause du bien a perdu récemment un défenseur infatigable en la personne de M. F. X. A. Trudel, sénateur, mort dans sa cinquante-deuxième année le 17 janvier.

Plus qu'aucun autre dans ce pays, M. Trudel a été l'objet de calomnies inqualifiables.

Père de famille, M. Trudel a eu le chagrin de voir des curieux malveillants pénétrer jusqu'à son foyer domestique pour y chercher sujet de livrer sa réputation à la basse malignité du public. On voulait avilir M. Trudel; les tribunaux vengèrent sa réputation et son honneur.

M. Trudel était catholique sans biais. Cependant on s'est attaché à rendre suspecte sa religion. C'était la plus grave des injures à un homme de foi, mais la plus facile des objections contre le polémiste intransigeant dont la doctrine déconcertait le "juste milieu."

Homme politique, M. Trudel a été l'objet des attaques les plus injustes et des outrages les plus grossiers, parce que, détestant l'hypocrisie à l'égal de la servilité, il ne calculait jamais le prix d'un mensonge ou le salaire d'une bassesse. Il excitait, par cette conduite, de grandes colères, ce qui valait mieux que d'exciter un grand mépris. Il s'est honoré par sa pauvreté.

Lorsque l'épuisement des forces amené plutôt par des peines morales que par un mal physique, obligea M. Trudel à cesser d'écrire, il ne s'en intéressa pas moins aux questions religieuses, politiques et sociales qui avaient été l'objet de ses études, de ses veilles et de ses travaux. La plume était tombée de ses doigts, mais il avait retenu le conseil, et le conseil était toujours droit.

M. Trudel est mort, personne ne l'ignore, dans des sentiments parfaits de charité chrétienne : c'est tout dire. Cependant sa charité n'a pas désarmé les haines qui l'avaient assailli pendant son vivant; elles ont invectivé contre son cercueil, et montré, par là, que s'intituler catholique n'oblige pas à agir chrétiennement.

M. Trudel laisse à ses fils, à ses concitoyens en même temps, par sa vie privée, un bel exemple de droiture et de probité, par sa vie publique, un non moins bel exemple de dignité et de fermeté.

BIBLIOGRAPHIE.

Au Royaume du Saguenay. — *Voyage au pays de Tadoussac,*

par J. EDMOND ROY.

Il se fait dans l'antique royaume du Saguenay un travail, non de découverte, mais, comme on l'a dit, de résurrection. Les regards se tournent avec surprise et intérêt vers cette contrée et l'on croit y voir se lever les plus chères espérances de notre avenir canadien-français. La religion y fleurit, le peuple se livre avec activité à l'agriculture, le premier de tous les arts de la paix, et conquiert, chaque jour, sur la forêt de nouveaux domaines. Dans cette vallée, autrefois inculte, que parcourait le missionnaire à la recherche des tribus nomades, s'assoit aujourd'hui une belle chrétienté à demeure fixe; le clocher des églises et des cathédrales a remplacé l'humble croix de bois que le *Patliasse* attachait jadis à la porte de la primitive cabane d'écorce.

Les écrivains et chroniqueurs notent avec soin tous ces progrès nouveaux; le livre de M. Buies, celui de M. Routhier, divers autres écrits nous ont maintenant familiarisés avec les beautés de ce pays et surtout avec cette mystérieuse rivière qui s'ouvre un passage si profond et si tourmenté à travers la chaîne des Laurentides.

Cependant les annales du vieux Saguenay semblaient s'enfoncer de jour en jour dans les ténèbres et l'oubli du passé; si l'on parlait de cette vaste région, de ses richesses, de ses ressources, c'était surtout en vue de l'avenir. Monsieur J. E. Roy a pensé avec raison que c'était temps de jeter un regard en arrière et d'exploiter la mine féconde que nous offre l'histoire du Saguenay: nous ne pouvons qu'applaudir à son succès.

Prenant Tadoussac pour centre d'opération, il pousse à droite, à gauche, des excursions pleines d'intérêt, et sur les pas des missionnaires, explore à nouveau tout ce territoire depuis les falaises du St. Laurent jusqu'à la Baie d'Hudson. Il voyage en touriste et raconte en amateur, semant son récit d'anecdotes heureuses et attachantes; il relève partout avec une exactitude scrupuleuse les traces à demi effacées des apôtres de la foi, constate leurs épreuves, leurs sacrifices, leur dévouement, fait revivre la mémoire de leurs travaux obscurs et oubliés, et ne ménage pas à ces hommes de Dieu l'admiration que tout esprit sain, que toute âme bien née, que tout chrétien doit éprouver en foulant ce sol fertilisé de leurs labeurs pénibles, de leur sueur, et quelquefois de leur sang.

Il a compris le rôle patriotique joué par ces pionniers de la civilisation et n'a pas craint de le mettre en lumière avec autant de franchise que de justice. "L'œuvre des missionnaires" nous dit-il, "ne s'est pas bornée à évangéliser les Sauvages. Elle doit être envisagée à un double point de vue. Apôtres et soldats, les Jésuites ont pénétré partout, cherchant les plus obscures retraites pour y prodiguer leur vie au nom de Dieu et du roi de France. De même qu'ils s'appuyaient sur l'Etat, l'Etat s'est appuyé sur eux. Missionnaires, ils travaillaient à la conversion des peuples; agents politiques, ils surveillaient les néophytes, les éloignaient des Anglais, faisaient bénéficier l'Eglise et le gouvernement civil du résultat de leurs observations. Ils ne vivaient pas pour eux, mais pour la religion et la patrie." Monsieur J. E. Roy fait peu de cas des calomnies que l'on a accumulées sur la Compagnie de Jésus au sujet de la traite des pelleteries; dans tous les cas, ce n'est pas à lui qu'on fera croire,

comme à Michelet et autre naïfs, que les chefs de l'Ordre s'étaient réservé sur les bords du Lac St. Jean, une retraite inviolable, une sorte de palais enchanté des *Mille et une Nuits*, où ils venaient à tour de rôle passer une grasse année à faire chère lie loin de tout regard, mangeant de l'ambrosie, sablant du nectar et, chose incroyable, mais digne d'envie, faisant couler des flots intarissables de champagne à la glace ! Il semble même trouver que le "boucan, sec comme une semelle de soulier et le plat assez rarement net ou lavé" auraient pu être améliorés et il en soupire ; hélas ! dit-il, les grasses prébendes ne furent point pour ces rudes missionnaires !

Il s'arrête avec une complaisance marquée à raconter les œuvres des P. P. de Crépieu, Coquart et surtout du complexe P. de la Brosse, dernier missionnaire jésuite au Saguenay et autres lieux, et que la légende s'est plu à entourer d'une auréole de prodiges et de merveilles.

Mais c'est Tadoussac qui concentre toute l'affection de ce voyageur ; c'est Tadoussac dont il décrit les vicissitudes et la lente vie ; Tadoussac, le vieux poste de traite, fréquenté par les Européens longtemps avant l'immortelle entreprise de Christophe Colomb ; Tadoussac, qui, suivant les prévisions de notre auteur, sera bientôt le port d'hiver de tous les Canadas ! au reste, c'est déjà un endroit charmant et la main de l'homme y multipliera facilement toutes les beautés. "Blotti dans une échancrure au flanc des Laurentides, il est comme un nid de verdure, qu'enlacent des mornes stériles et isolés. Le plateau qui lui sert de piédestal, est ainsi taillé que d'un côté les eaux du grand fleuve y battent incessamment sur une grève rocailleuse, et que de l'autre, le flot noir du Saguenay vient mourir au fond d'une baie tapissée d'un sable si fin et si moelleux qu'il n'y a pas de plage qui lui soit comparable."

Bref, le *Voyage au pays de Tadoussac* est un petit livre plein d'intérêt et d'amusement. Le style en est rapide et sûr, et, sauf quelques distractions du prote, il est toujours d'une tenue correcte et avenante. L'érudition s'y met à l'aise et ne gêne personne, et l'on est tout surpris d'avoir recueilli tant de détails précieux, d'avoir appris tant de choses dans une lecture de si peu de durée. C'est que, contrairement à l'usage que nous voyons s'introduire, M. Roy n'a pas voulu délayer en cinq ou six cents pages une matière qui ne comportait point cette étendue, mais s'est borné à dire ce qui devait être dit et n'a rien ajouté pour le plaisir équivoque de signer un gros volume.